

CENSURES

CINÉMA L'ÉCRAN
SAINT-DENIS



16^{es} JOURNÉES
CINÉMATOGRAPHIQUES
DIONYSIENNES

3-9 FÉVRIER 2016

www.dionysiennes.org

16^{es} Journées cinématographiques dionysiennes
du 3 au 9 février 2016
cinéma L'Écran de Saint-Denis

LE CINÉMA À L'ŒUVRE EN SEINE-SAINT-DENIS

Le Département de la Seine-Saint-Denis est engagé en faveur du cinéma et de l'audiovisuel de création à travers une politique dynamique qui fait de l'œuvre et de sa transmission une priorité.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'articule autour de plusieurs axes :

- le soutien à la création cinématographique et audiovisuelle,
- la priorité donnée à la mise en œuvre d'actions d'éducation à l'image,
- la diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals et de rencontres en direction des publics de la Seine-Saint-Denis,
- le soutien et l'animation du réseau des salles de cinéma,
- la valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis,
- l'accueil de tournages par l'intermédiaire d'une Commission départementale du film.

Les Journées cinématographiques dionysiennes s'inscrivent dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.



Ces 16^{es} Journées cinématographiques dionysiennes s'intéressent à la censure sous toutes ses formes : politique, religieuse, morale ou esthétique. Mais aussi, plus pernicieuses, les autocensures, qui éteignent par l'intérieur les vitalités artistiques. Pour cette nouvelle édition de son festival annuel, l'équipe du cinéma L'Écran propose une programmation qui interroge l'histoire tumultueuse de la censure cinématographique. À côté de cette programmation, riche de quatre-vingts films, des rencontres, propices à la réflexion collective, seront organisées en présence de critiques, cinéastes et représentants de la société civile.

L'année 2015, avec son lot de tragédies, confirme l'importance d'apporter des réponses aux multiples aveuglements qui menacent notre projet de vie commun. Les vicissitudes du monde appellent un imaginaire qu'il appartient à la création de contribuer à faire émerger. Ce festival, en nous suggérant que les passions créatrices jamais ne s'éteignent entièrement, nous y invite.

Je lui souhaite un beau succès, et que les Dionysiens soient nombreux à s'y retrouver.

DIDIER PAILLARD

MAIRE DE SAINT-DENIS

VICE-PRÉSIDENT DE PLAINE COMMUNE

Après *Révolutions* en 2013, *Utopia* en 2014, *Femmes Femmes* en 2015, les Journées cinématographiques dionysiennes abordent cette année le thème des censures cinématographiques.

Censures au pluriel car l'histoire du cinéma est traversée depuis ses origines par toutes sortes de censures, qu'elles soient de nature politique, économique ou morale. Regarder le cinéma par le prisme de la censure peut s'avérer une traversée surprenante, tant dans sa dimension temporelle que géographique. Ainsi cette programmation, avec sa richesse de points de vue et d'histoires singulières, ouvre la réflexion sur le relativisme des mœurs et des sensibilités, mais aussi sur les grands changements que le monde a vus se produire au cours du siècle dernier.

Le Département de la Seine-Saint-Denis est heureux cette année encore de soutenir cette manifestation exigeante, ouverte à tous ses habitants quel que soit leur âge. Ainsi, Les Journées cinématographiques dionysiennes proposent des séances spécifiques dédiées aux collégiens, aux lycéens et aux étudiants pour éveiller leur regard à la fois sur l'art cinématographique et sur la diversité du monde que le cinéma véhicule.

Avec Mériem Derkaoui, vice-présidente du Conseil départemental chargée de la culture, je vous invite à découvrir et partager cette édition en souhaitant à chacune et chacun de vous un bon festival.

STÉPHANE TROUSSEL

PRÉSIDENT DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL

DE LA SEINE-SAINT-DENIS

CENSURES

« *La censure au cinéma s'est longtemps résumée à deux figures : celle des ciseaux (la mutation) ou celle du placard (l'interdiction)* »*

« *Couvrez ce sein que je ne saurais voir* », s'exclamait Tartuffe, faux dévot croyant ainsi masquer son hypocrisie. Nos 16^{es} Journées cinématographiques dionysiennes se livrent cette année à un exercice délicat et salvateur : vous montrer des images cachées ou interdites, pour mieux comprendre les processus à l'œuvre menant à ces interdictions.

Alors que les critères de classification des films se durcissent chaque année, que les dérives populistes des discours portant sur la culture s'intensifient et que la liberté d'expression semble plus que jamais fragilisée, notre festival propose d'interroger les multiples formes de la censure au cinéma.

La censure s'exerce de tout temps et en tous lieux. Du code Hays qui imposait au cinéma hollywoodien des années 1930 ses propres limites morales, à l'établissement d'une commission de contrôle chargée d'accorder ou de refuser les visas d'exploitation en France en 1916, en passant par l'interdiction de faire des films et d'accorder le moindre entretien prononcée à l'encontre du cinéaste Jafar Panahi par le régime iranien, la bataille est interminable entre les défenseurs bien-pensants d'une certaine morale et les combattants farouches de la liberté d'expression.

Pendant une semaine, nous vous aborderons de nombreux aspects de la censure au cinéma, politique

bien sûr, juridique, économique, religieuse, autocensure, depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui où la censure continue de s'exercer sous diverses formes plus ou moins visibles.

Focus sur le cinéma d'Iran, regard sur le cinéma d'Europe de l'Est, hommage à René Vautier, leçon de cinéma par Yves Boisset, rencontres avec Otavio Ioselliani, Bahman Ghobadi, Jean-Claude Brisseau, Noël Burch, Malek Bensmail et tables rondes autour de la censure et du cinéma, autant d'occasions d'explorer plus avant les puissances offensives des images qui toujours font peur, bousculent et inquiètent.

Quelles règles président aujourd'hui à la classification des films ? Le cinéma a-t-il une influence sur les spectateurs ? La sauvegarde des plus jeunes justifie-t-elle le maintien d'un dispositif de classification des œuvres à l'heure où la population dispose d'un accès massif à Internet ? Le sexe, la violence et la religion peuvent-ils encore limiter la liberté de création ? Comment protéger sans censurer ?

Si les œuvres ont toujours le droit de choquer, de heurter, de faire bouger les lignes, d'ébranler les convictions et de provoquer le débat, nous vous invitons à aller à leur rencontre pour mieux déplacer nos regards et questionner le rapport que chacun entretient avec le monde qui l'entoure. Telle est notre humble ambition.

BORIS SPIRE
DIRECTEUR DE L'ÉCRAN

* Jean-Pierre Jeancolas, *La Censure en France*, sous la direction de Pascal Ory, Éditions Complexe, 1997.



LA RELIGIEUSE.

« Toute censure a toujours un visage de cadavre »

Ces quelques mots d'Ado Kyrô, écrits il y a plusieurs décennies, à une époque où la censure politique d'État s'effectuait à la vue de tous, drapée dans les habits bien blancs de la respectabilité institutionnelle, résonnent aujourd'hui encore, comme le cri d'un mort dans le brouillard. Qui aurait pensé qu'au XXI^e siècle ce visage mortifère, infécond, persécuteur, suivrait encore le cinéma comme une ombre malade et glaçante ?

Il est toujours derrière nous ce visage infâme, le regard lourd, affamé, vitreux. Il a juste changé d'apparat. Dès 1916, un journaliste du *Chicago Tribune* en appelait déjà à la police pour censurer *The Kiss*, où deux acteurs s'embrassaient. En 1966, le père Pihan souleva une armée de bonnes sœurs pour faire censurer *La Religieuse* de Rivette. Des milliers de lettres atterrirent sur le bureau d'Yvonne de Gaulle qui intercédait auprès d'Yvon Bourges, secrétaire d'État à l'Information, afin qu'il interdise le film, au motif qu'il portait atteinte à la dignité de l'institution ecclésiastique (et à la dignité de Madame de Gaulle visiblement, ancienne élève des dominicaines...). Godard se fendit d'une lettre à Malraux, dont on jubile encore : « *Et après tout, ça tombe bien. Étant cinéaste comme d'autres sont juifs ou noirs, je commençais à en avoir marre d'aller chaque fois vous voir et de vous demander d'intercéder auprès de vos amis Roger Frey et Georges Pompidou pour obtenir la grâce d'un film condamné à mort par la censure, cette gestapo de l'es-*

prit. Mais Dieu du Ciel, je ne pensais vraiment pas devoir le faire pour votre frère, Diderot, un journaliste et un écrivain comme vous, et sa Religieuse, ma sœur... »

Un pétainisme light

En 2015, le visage de la censure en France, c'est celui d'André Bonnet, de l'association Promouvoir... Le même Promouvoir qui avait eu la tête de *Baise-moi* en 2000, le magnifique film de Virginie Despentes, et qui vient d'obtenir coup sur coup le retrait des visas du film gore *Saw VII 3D* (pourtant en circulation en DVD depuis 2010...) et de *La Vie d'Adèle* (2013), auréolé de la Palme d'or au dernier festival de Cannes. S'étonnera-t-on de découvrir que Promouvoir est une association qui dit défendre les valeurs judéo-chrétiennes de la France et vouloir empêcher la « *prolifération de la violence et du sexe dans la culture* », afin de préserver les jeunes têtes blondes des méfaits de ce monde ? Dans son livre *De quoi Sarkozy est-il le nom ?*, Badiou parlait de « transcendantal historique » à propos des réminiscences du pétainisme dans la politique de Sarkozy. Ici encore, les effets de miroir sont troublants. On lui préférera ces quelques mots d'Heinrich Heine : « *C'est toujours avec la religion, la morale, le patriotisme qu'ils justifient leurs attaques ! Ils ne nous attaquent pas pour de vils intérêts privés, par jalousie d'écrivain, par servilisme inné, mais pour sauver le bon Dieu, les bonnes mœurs, la patrie.* » >>>

Le même visage dans des draps de soie. Aujourd'hui la censure refuse qu'on l'appelle par son nom. Elle préfère les euphémismes, les litotes, les métonymies. L'antique Commission de censure, devenue Commission de contrôle cinématographique dans les années 1970, contre laquelle avait été réalisé *Ixe* (1980) pour protester contre l'interdiction et la mutilation du film *Race d'Ep* (1979), s'appelle désormais Commission de classification des films. Imparable parade. Dans notre monde orwellien, les censeurs ont parfaitement englouti les manuels de marketing, et ce depuis les années 1980. Ils ont bien compris que c'est en vidant les mots de leur sens, en les dépolitisant, en les remplaçant par d'autres, qu'ils pourraient continuer d'opérer. Mieux, qu'ils seraient adoubés, dans l'acquiescement le plus complet, par ceux-là mêmes à qui l'on interdit de voir.

Aux ordres, citoyens !

Car il ne faut pas s'y tromper, la censure est toujours le fait de celui qui détient le pouvoir et qui veut l'exercer aux dépens des autres, leur dire ce qui est bien et ce qui est mal, les empêcher de faire, ne serait-ce que « *la moitié du chemin* », comme disait Voltaire. Au fond, le terme de classification est une usurpation parfaite puisqu'il ne fait que reprendre une partie des prérogatives du censeur pour les élever au rang de mission primordiale. C'est vrai, classer, classifier, c'est ranger, mettre dans des cases, ordonner, mettre aux ordres, au pas, en cage. C'est ce que faisaient déjà les censeurs de la République romaine, en discriminant qui était de bonnes mœurs et qui ne l'était pas, qui avait le droit d'être citoyen et qui ne pouvait y prétendre. C'est également le rôle que remplissait le cens, cet impôt instauré après la Révolution française, et ardemment défendu par l'abbé Sieyès, fameux auteur du *Serment du Jeu de paume* (et représentant du Tiers-État...), pour distinguer les dignes et les indignes, tant intellectuellement qu'économiquement, qui auraient le privilège de voter. Sieyès considérait que seuls les gens capables de s'acquitter de cet impôt pouvaient participer à la vie politique, car ils participaient déjà aux affaires économiques du pays.

Le censeur romain, au même titre que le cens et, bien évidemment, que la censure qui imbibait notre époque, sont les faces et la tranche d'une même pièce. Ils édictent le légitime et l'illégitime, toujours au profit des puissants, que ces derniers le soient par leur nombre, par leur argent ou



PLATFORM.

par leur force militaire. Ils choisissent, dans le plus complet arbitraire, qui a le droit d'être pleinement et qui ne pourra l'être qu'à moitié. La censure est la confiscation d'une part de nous-même, de notre être potentiel, de notre devenir hypothétique. Comme le dit très bien Patrick Leboutte dans *Le Cinéma meurtri* : « *Toute censure reconnaît implicitement à une partie de la population le droit d'interdire au plus grand nombre de voir ce qu'elle-même ne saurait voir. [...] Il faut donc que disparaisse ce qui la choque personnellement.* »

Hélas pour la gauche

Contrairement aux idées reçues, la gauche est le cache-sexe de la censure. Guy Hocquenghem en parlait avec verve et talent en 1981 : « *Pour mieux comprendre les intentions de la gauche en matière de censure, il faut d'abord rappeler que la tradition socialiste, en ce domaine, n'avait rien de très rassurant. Les ministres socialistes de la IV^e République ont été particulièrement censeurs. On se souvient peut-être que Les statues meurent aussi, de Resnais et Marker, fut interdit parce qu'un plan montrait comme symbole du colonialisme un Blanc, entre des séquences sur la destruction des cultures indigènes, et qu'il fut considéré comme trop ressemblant à un ministre de la Justice de l'époque, nommé François Mitterrand.* »

Avec son état d'urgence, ses guerres postcoloniales et sa censure du film primé à Cannes, cette gauche-là n'a

rien à envier à celle des années 1950... Comme se le demandait Guy, en est-on encore à craindre que la ministre de la « Kultur » veuille « *poursuivre les membres du jury*. » ? Ministère de quelle culture d'abord ? Celle des bourgeois, la culture « légitime », la culture contente d'elle-même, celle qui balaye toutes les formes d'insoumission ? Et Guy encore, avec raison : « *Cette interdiction de films, c'est la forme que prend la constipation des pouvoirs, quand il s'agit de débayer les gêneurs pour que la scène politique soit nette à l'arrivée des ténors*. » Constipation qui fit de Pasolini un paria alors même qu'il avait prédit l'avènement d'un nouveau fascisme, celui d'une société de consommation conformiste et anti-intellectuelle, où la culture si chère au Ministère est un bien de classe que l'on consomme comme le reste.

Derrière ses habits neufs, la censure continue, en sous-main, d'investir tous les champs du visible, tous les terrains du possible, tous les sentiers du quotidien. L'indispensable Nicole Brenez, qui vient d'entamer un travail de fond sur l'état de la censure au cinéma sur son blog *Each Dawn a Censor Die*, a distingué avec clairvoyance quatre formes de censure qui opèrent aujourd'hui, à travers le monde, et que nous retrouvons, ici, dans le programme de ces 16^{es} Journées cinématographiques dionysiennes. Tout d'abord, la censure politique, exercée d'en haut, par les institutions de pouvoir. Que ce soit hier en Europe de l'Est (Iosseliani, Guerman, Jancsó) et encore aujourd'hui en Chine, où des réalisateurs comme Jia Zhangke ou Huang Weikai ont bataillé sans relâche contre un État dictatorial pour produire leur *Platform* et leur *Disorder*, ou bien en Iran où un artiste comme Jafar Panahi est retenu enfermé chez lui avec l'interdiction de filmer, la censure politique multiplie les forfaits.

Dans son bel article, Nicole Brenez cite l'anecdote de René Vautier qui, en pleine grève de la faim contre la censure d'*Octobre à Paris* de Jacques Panijel, en 1973, reçoit la visite d'un fantomatique fonctionnaire qui vient lui faire comprendre que son combat contre la censure politique est peut-être en passe d'être gagné, mais qu'il en est un autre qui ne pourra pas l'être : celui contre la censure économique. L'État maquereau et sa loi X ont taxé comme des produits de luxe les films pornographiques qu'il s'ingéniait à soustraire au regard de millions de spectateurs. En 1976, apogée du porno, le ciné X représentait la moitié des entrées sur

Paris et Marseille, et sur la France entière une recette de 100 millions de francs pour presque 11 millions de spectateurs ! Macro(n) disais-je... Programmé dans la « Nuit du porno interdit » par Christophe Bier, le drôle et puissamment cinématographique *New York City Inferno* (1977) vient témoigner de cette heure de gloire du cinéma dit X.

Ne jamais abdiquer

Il est faux de croire que la censure vient toujours d'en haut. La Manif pour tous et sa volonté de faire interdire *Tomboy* (2011) dans les écoles en est la preuve. Contre ces gens-là, Wakamatsu et Terayama ont réalisé des films irréductibles, irrécupérables, invendables car interdits aux moins de 18 ans, qui viennent tancer avec la toute-puissance qu'offre le cinéma les bonnes mœurs et leur maladie morale. Des auteurs enragés et révoltés, qui refusent le système et la société bourgeoise dans son intégralité, qui n'abdiquent jamais. Ainsi, Yves Boisset ou Paul Meyer ont pris à bras-le-corps les violences policières pour le premier, dans *Le Condé*, la misère du Borinage pour le second dans le rare et sublime chef-d'œuvre *Déjà s'en-vole la fleur maigre*. Et puis il y a la pire des censures, celle que l'on s'inflige à soi-même. L'autocensure... Celle-là même que Jean-Denis Bonan a refusée avec ardeur dans ses deux films magnifiques, *Tristesse des anthropophages* et *La Femme-bourreau*, tourné pour le second en plein pendant les événements de 68, tous deux censurés durant des décennies.

De Vautier à Panahi, des cinéastes emprisonnés pour leurs idées et leurs films, poursuivant un même but, brillamment résumé par Nicole Brenez : « *documenter, dire la vérité, rendre justice, attester, apporter preuve dans un procès, dialoguer avec d'autres images, informations, consignes et signaux, contredire, contre-attaquer, convaincre...* » Face à la censure, une fureur, une colère, un désespoir, un peuple, la majorité silencieuse parle : *The Silent Majority Speaks*, de Bani Khoshnoudi, hurle et crie son horreur face aux crimes des États et de leurs cadavres. Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

LIONEL SOUKAZ ET VIVIEN SICA

Merci à Antoine Idier pour les articles de Guy Hocquenghem et à Nicole Brenez pour son blog : *Each Dawn A Censor Dies*



AFRIQUE 50.

René Vautier

La censure, camarade

Petit traité d'histoire sociale par meurtres et censures pour tenter d'appréhender les références politiques (et la matrice idéologique) de René Vautier, cinéaste.

À cette époque – qui n'est pas si lointaine – il n'était pas rare, quand les cortèges ouvriers se disloquaient, de trouver des morts sur le carreau. Pour un inventaire macabre et incomplet, on devrait citer, par exemple : Vincent Voulant, tué à Marseille en 1947 ; les six mineurs assassinés lors des grèves de 1948 ; Édouard Mazé, tué à Brest en 1950 ; Hocine Belaïd (d'Aubervilliers), tué en 1952 ; les sept manifestants du 14 juillet 1953 (dont six travailleurs algériens) ou Jean Rigollet, tué à Nantes en 1955... Parfois, le sang des travailleurs français et celui des travailleurs étrangers se mêlaient au sein de ces cortèges attaqués par les forces de l'ordre et leurs suppléants. L'engagement et l'œuvre de René Vautier sont profondément, si ce n'est viscéralement, marqués par ces affrontements.

Le cinéaste participa ainsi (modestement) à *La Grande Lutte des mineurs* (collectif CGT, 1948), formidable film d'agit-prop qui mêle les mots « morts »,

« mineurs » et « camarades ». Ce film de Guerre froide, interdit, s'achève par le plan d'un mineur noir défilant à côté d'une vieille femme blanche, plan symbolisant l'internationalisme prolétarien, lui-même repris par René Vautier à la fin d'*Afrique 50* (1950). On le sait enfin aujourd'hui, René Vautier fut inculpé et incarcéré pour ce dernier court métrage lui aussi interdit (et réalisé avec l'aide de Raymond Vogel). Et si le cinéaste breton n'a pas filmé les affrontements de Brest en 1950, qui virent les CRS abattre Édouard Mazé, il capta par contre les obsèques du travailleur brestois (ouvrier du bâtiment). Ces images furent reprises à leur tour par Robert Ménégos dans *Vivent les dockers* (1951) – également interdit.

Il y a aussi un lien, certes indirect, plus ténu et un peu tordu, entre René Vautier, la censure et Jean Rigollet, ouvrier du bâtiment tué en 1955 – que Jacques Demy a transformé en métallo dans *Une chambre en*

ville (1982). C'est à cette époque qu'un notable nantais, de nombreuses fois ministre sous la IV^e et la V^e République, André Morice, fit interdire *Le Rendez-vous des quais* (1953-1955) de Paul Carpita, l'édile craignant sans doute la contagion par l'exemple – celui d'un port (Marseille) paralysé par une grève de dockers luttant contre une guerre coloniale (la guerre d'Indochine). La guerre d'Algérie venait de commencer, on n'allait pas s'embêter en plus avec une grève de prolos. Ce même André Morice, fièrement radical-socialiste, anticomunisme et pro-Algérie française, donna son nom à la «ligne Morice», barrière électrifiée (et minée) séparant la Tunisie et l'Algérie, édiflée pendant la guerre d'Algérie. C'est sur la ligne Morice que René Vautier fut blessé, caméra à la main, alors que l'armée française cherchait à l'arrêter (si ce n'est à lui faire la peau)¹.

Cette énumération macabre et ces digressions historiques et locales pour dire ceci : sous la IV^e et au début de la V^e République, la censure cinématographique n'est que le prolongement brutal de la répression anti-ouvrière, de l'anticommunisme et du colonialisme. C'est durant cette période que se forgèrent la plupart des références historiques et politiques de René Vautier. Dans les années 1970, le cinéaste y ajouta de fortes convictions régionalistes et écologistes. Cela ne plut pas beaucoup plus au pouvoir et aux médias dominants.

TANGUI PERRON, HISTORIEN,
CHARGÉ DU PATRIMOINE AUDIOVISUEL À PÉRIPHÉRIE

SALUT & FRATERNITÉ.



LES TROIS COUSINS.

samedi 6 février

10:30 | écran 2 /28

Séance présentée par **Oriane Brun-Moschetti**
Salut & Fraternité d'Oriane Brun-Moschetti

12:00 | écran 2 /29

Séance présentée par **Lionel Soukaz**
Rencontre Godard-Vautier de Lionel Soukaz

14:15 | écran 2 /30

Les classiques du peuple (et la censure)

Séance présentée par **Tanguy Perron**

La Grande Lutte des mineurs de Louis Daquin

Afrique 50 de René Vautier

Nuit et Brouillard d'Alain Resnais

Les statues meurent aussi d'A. Resnais et C. Marker

16:15 | écran 2 /31

René Vautier et les trois A (anticolonialisme, anti-impérialisme et antiracisme)

Séance présentée par **Tanguy Perron**

Le Glas de René Vautier

Les Trois Cousins de René Vautier

La Caravelle de René Vautier

Le Remords de René Vautier et Nicole Le Garrec

Techniquement si simple de René Vautier

dimanche 7 février

14:15 | écran 2 /38

En rouge et vert

Séance présentée par **Tanguy Perron**

Marée noire, colère rouge de René Vautier

16:00 | écran 2 /39

L'amnistie et l'amnésie (une censure fort utile pour l'extrême droite française)

Séance suivie d'une rencontre avec **Tanguy Perron**
et **Raphaëlle Branche**

Le Fort du Conquet de René Vautier

À propos de l'autre détail de René Vautier



Le cinéma soviétique contre la censure, tout contre

En URSS, la censure est un élément indissociable du processus de production et de distribution des films, puisque des instances de censure interviennent à chaque étape de fabrication et de distribution du film (dépôt du scénario, autorisation de tournage, premier montage, montage final, sortie en salles).

Le système de censure se met en place dans les années 1920 et 1930, se formalise et devient étatique en même temps que le principe du réalisme socialiste se formule contre le cinéma d'avant-garde, taxé de formalisme et considéré comme trop éloigné du peuple. La censure va travailler dans une visée double : faire un cinéma populaire et idéologiquement probant. Après les années 1930 et 1940 et un contrôle du cinéma particulièrement virulent, la fin de l'ère stalinienne ne fait guère mieux avec la période dite « de peu de films » (1946-1953) : le contrôle est tel que la production de longs métrages de fiction tombe à moins de dix pour toute l'URSS au début des années 1950.

En 1956 commence le Dégel, qui donne aux cinéastes un sentiment nouveau de liberté narrative et formelle. Pourtant, le système de fabrication des films fonctionne toujours comme une succession d'étapes de création et de contrôle et de nombreux films font face à des problèmes de censure, voire sont « mis sur l'étagère », autrement dit terminés, mais jamais sortis sur les écrans. Dès 1964, après l'arrivée de Leonid Brejnev au pouvoir, la censure se renforce de nouveau graduellement et l'entrée de l'armée soviétique dans Prague en août 1968 signe l'entrée définitive du cinéma soviétique dans la Stagnation. L'extrême frilosité des studios jusqu'à la Perestroïka vaut à de très nombreux films de ne jamais voir le jour ou d'avoir été mis sur l'étagère. Pourtant, beaucoup de grands cinéastes émergent durant cette période. Inspirés par le Dégel, ils réinventent les codes du cinéma soviétique et se mettent en résistance au système de censure, le contournant autant que possible. C'est durant ces années que voit le jour *Il était une fois un merle chanteur* (1970) d'Otar Iosseliani, cinéaste que les censeurs accusent d'être non pas antisoviétique, mais *asoviétique* : « Dans vos films, il n'y a aucun signe de l'existence du

pouvoir soviétique. Si c'était antisoviétique, passe encore, mais chez vous il n'y a pas un soupçon de socialisme. Vous ne nous remarquez pas ou quoi ? »

Durant ces années des grands films sont mis sur l'étagère car ils ne correspondent pas à la « norme » du cinéma soviétique. Ainsi *La Vérification* (1971) d'Alexeï Guerman choque par sa représentation de la guerre. Dans quelques cas rares, le conflit entre le cinéaste et le système est tel que le film est terminé sans le réalisateur, comme ce fut le cas de *Parmi les pierres grises* (1983) de Kira Mouratova, remonté sans elle et sorti sous un autre titre. *Chantrapas* d'Otar Iosseliani (2010) raconte avec ironie la manière dont le système et les cinéastes s'opposaient durant la Stagnation, mais également la difficile transition du système soviétique, dominé par des principes idéologiques, au système capitaliste, que les cinéastes ont découvert en Occident ou bien après la chute de l'URSS.

EUGÉNIE ZVONKINE, MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN CINÉMA
À L'UNIVERSITÉ PARIS 8, AUTEUR DE *KIRA MOURATOVA : UN CINÉMA
DE LA DISSONANCE* (ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME, 2012)

vendredi 5 février

15:45 | écran 2 /24

Séance présentée par Eugénie Zvonkine
L'Ascension de Larissa Chepitko

18:15 | écran 1 /25

Séance présentée par Eugénie Zvonkine
Parmi les pierres grises de Kira Mouratova

20:15 | écran 1 /25

Séance suivie d'une rencontre avec Otar Iosseliani,
animée par Eugénie Zvonkine
Il était une fois un merle chanteur d'Otar Iosseliani

22:15 | écran 1 /26

Séance en présence d'Otar Iosseliani
et Eugénie Zvonkine
Chantrapas d'Otar Iosseliani

mardi 9 février

13:30 | écran 2 /47

Séance présentée par Eugénie Zvonkine
La Vérification d'Alexeï Guerman

Iran : quelles réponses face à la censure ?

Soumis à une censure stricte depuis sa naissance, le cinéma iranien n'en est pas moins l'un des plus novateurs de ces vingt dernières années. Comment expliquer ce paradoxe ? Le phénomène est d'autant plus surprenant que loin des formes symboliques des années 1970, 1980, voire 1990, le cinéma iranien affiche à présent un style plus direct, désireux de rendre compte des transformations de la société jusqu'à aborder des thèmes tabous comme la prostitution, le crime d'honneur ou la création artistique sous toutes ses formes.

Si le code de censure en vigueur en Iran oblige notamment les femmes à porter le voile — y compris dans des scènes d'intérieur —, les cinéastes iraniens parviennent néanmoins à aborder des questions sensibles au sein d'une société qui semble opérer une nouvelle révolution, celle des mentalités, et dont le cinéma est à la fois le témoin et l'agent.

En effet, qu'il s'agisse de fictions ou de documentaires, de nombreux films iraniens sont animés par la volonté de traduire la réalité du pays et de son histoire.

Ainsi, *Les Chats persans* (2009) de Bahman Ghobadi plonge dans la scène musicale underground iranienne où le chant traditionnel des voix féminines croise les sonorités du metal, le jazz ou le rap. Tourné clandestinement et sans autorisation, le film a été montré au festival de Cannes un mois avant les élections de juin 2009, dont les résultats contestés seront à l'origine des plus importantes manifestations depuis la révolution de 1979.

Condamné en décembre 2010 à une peine de six ans d'emprisonnement suivie de vingt ans d'interdiction de faire des films, de donner des interviews et de quitter l'Iran pour

avoir voulu faire un film sur ces mêmes événements, Jafar Panahi, avec la complicité du documentariste Mojtaba Mirtahmasb, transforme sa sentence en scénario en signant *Ceci n'est pas un film* (2011) qui montre son incapacité à tourner (comme à ne pas tourner) un nouvel opus. Une situation que l'on retrouvera selon un *modus operandi* différent dans *Closed curtain* (2013) et *Taxi Téhéran* (2015).

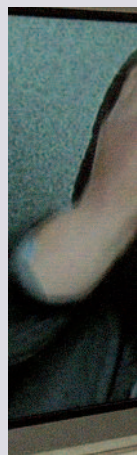
Arrêté en même temps que Jafar Panahi, Mohammad Rasoulof signe, trois ans après *Au revoir* (2010), *Les Manuscrits ne brûlent pas*. Œuvre ambitieuse tournée en Iran pour les extérieurs et en Allemagne pour les intérieurs, le film revient sur le passé et le présent du pays.

C'est également sous la forme d'une fresque que se présente *La Maison paternelle* (2012) de Kianoush Ayari, qui retrace sur trois générations l'histoire d'une famille autour d'un crime d'honneur qui pèse sur la vie de chacun des protagonistes. Le film tourné par l'un des réalisateurs les plus importants et populaires du cinéma iranien est toujours interdit dans son propre pays. Dans la continuité de *Bassidji*, sorti en 2010, Mehran Tamadon interroge avec *Iranien* quatre mollahs sur la possibilité de vivre ensemble dans un Iran laïque, créant un dialogue inédit le temps d'un week-end.

C'est une autre rencontre, intime cette fois-ci, que met en scène Sepideh Farsi avec *Red Rose* (2014), histoire d'amour entre une jeune femme et un ancien étudiant révolutionnaire et vétéran de la guerre Iran-Irak, alors que le pays est agité par les manifestations de 2009. Le film reprend des images d'Internet et tisse un réseau où s'exprime un désir de liberté ordinaire.

MASHDI HASSAN

LES MANUSCRITS NE BRÛLENT PAS.





LES CHATS PERSANS.



LA MAISON PATERNELLE.

CECI N'EST PAS UN FILM.



samedi 6 Février

18:30 | écran 1 /32

Séance suivie d'une rencontre
avec **Bahman Ghobadi**
Les Chats persans de Bahman Ghobadi

dimanche 7 Février

10:30 | écran 2 /37

Les manuscrits ne brûlent pas
de Mohammad Rasoulof

16:15 | écran 1 /40

La Maison paternelle
de Kianoush Ayari

18:00 | écran 2 /40

Séance en présence de **Sepideh Farsi**
Red Rose de Sepideh Farsi

20:00 | écran 2 /41

Projection suivie d'une table ronde
Le Cinéma iranien et la censure
avec **Sepideh Farsi, Bahman Ghobadi,**
Mehran Tamadon, animée par **Sonia Kronlund**
Ceci n'est pas un film
de Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb

- À propos de l'autre détail** de René Vautier /39
- Action (The)** de David Matarasso /50
- Afrique 50** de René Vautier /30
- Âge d'or (L')** de Luis Buñuel /46
- Ajoncs (Les)** de René Vautier /15
- Amor** d'Othello Vilgard /50
- Anthologie des scènes interdites** de José Bénazéraf /35
- Ascension (L')** de Larissa Chepitko /24
- Betty Boop Confidential** de Max et Dave Fleischer /39
- Blissfully Yours** d'Apichatpong Weerasethakul /44
- Bouts tabous** de Lionel Soukaz /49
- Caravelle (La)** de René Vautier /31
- Ceci n'est pas un film** de Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb /41
- Chair et le sang (La)** de Paul Verhoeven /42
- Chantrapas** d'Otar Iosseliani /26
- Chats persans (Les)** de Bahman Ghobadi /32
- Ciseaux (Les)** de Mounir Fatmi /19
- Comme si nous attrapions un cobra** de Hala Alabdalla /21
- Contre-pouvoirs** de Malek Bensmail /19
- De bruit et de fureur** de Jean-Claude Brisseau /41
- Déjà s'envole la fleur maigre** de Paul Meyer /17
- Disorder** de Huang Weikai /38
- Émigré (L')** de Youssef Chahine /17
- Empereur Tomato-Ketchup (L')** de Shuji Terayama /26
- Essayeuse (L')** de Serge Korber /35
- Femme-bourreau (La)** de Jean-Denis Bonan /32
- Fort du Conquet (Le)** de René Vautier /39
- Freaks** de Tod Browning /16
- Génération 45** de Jürgen Böttcher /18
- Glas (Le)** de René Vautier /31
- Grande Lutte des mineurs (La)** de Louis Daquin /30
- Haut les mains!** de Jerzy Skolimowski /33
- Histoire d'A** de Charles Belmont et Marielle Issartel /20
- Il était une fois un merle chanteur** d'Otar Iosseliani /25
- Insiang** de Lino Brocka /45
- Ixe** de Lionel Soukaz /50
- J'ai huit ans** de Yann Le Masson et Olga Baidar-Poliakoff /15
- Jeune Fille (La)** de Souleymane Cissé /47
- Jodorowsky's Dune** de Frank Pavich /50
- Joë Caligula** de José Bénazéraf /33
- Jour est noir** de Tony Tonnerre /50
- Juge Fayard dit « le Sheriff » (Le)** d'Yves Boisset /22
- Karaoke** de Yves-Marie Mahé /50
- La censure n'existe pas** d'André S. Labarthe /46
- Le fils d'Amr est mort !** de Jean-Jacques Andrien /18
- Les manuscrits ne brûlent pas** de Mohammad Rasoulof /37
- Les statues meurent aussi** d'Alain Resnais et Chris Marker /30
- Loi X (La)** de Lionel Soukaz /50
- Mais ne nous délivrez pas du mal** de Joël Séria /45
- Maison paternelle (La)** de Kianoush Ayari /40
- Maléfices porno** d'Éric de Winter /35
- Marée noire, colère rouge** de René Vautier /38
- Mutinerie** d'Eberhard Itzenplitz /19
- New York City Inferno** de Jacques Scandelari /35
- Nuit et Brouillard** d'Alain Resnais /30
- On Eye Rape** de Takahiko Iimura et Natsuyuki Nakanishi /26
- Parmi les pierres grises** de Kira Mouratova /25
- Petit Soldat (Le)** de Jean-Luc Godard /28
- Platform** de Jia Zhangke /37
- Port de la drogue (Le)** de Samuel Fuller /22
- Quand je s'rai grande** de Yann Le Masson /20
- Quand l'embryon part braconner** de Koji Wakamatsu /27
- Red Hollywood** de Thom Andersen et Noël Burch /31
- Red Rose** de Sepideh Farsi /40
- Redacted, revu et corrigé** de Brian De Palma /48
- Religieuse (La)** de Jacques Rivette /44
- Remords (Le)** de René Vautier et Nicole Le Garrec /31
- Rencontre Godard-Vautier** de Lionel Soukaz /29
- Roi et l'Oiseau (Le)** de Paul Grimault /16
- Rouges et Blancs** de Miklós Jancsó /21
- Salut & Fraternité** d'Orlane Brun-Moschetti /28
- Sel de la terre (Le)** d'Herbert J. Biberman /29
- Sexe des anges (Le)** de Lionel Soukaz /49
- Spetters** de Paul Verhoeven /46
- Techniquement si simple** de René Vautier /31
- Témoïn (Le)** de Péter Bacsó /20
- Tristesse des anthrophages** de Jean-Denis Bonan /32
- Trois Cousins (Les)** de René Vautier /31
- Tueurs nés** d'Oliver Stone /49
- Un tramway nommé Désir** d'Elia Kazan /43
- Une coproduction hungaro-soviétique** d'Iván Forgács et Sebastyén Kodolányi /21
- Valparaiso, Valparaiso** de Pascal Aubier /24
- Vérification (La)** d'Alexei Guerman /47
- Vie de Brian (La)** des Monty Python /43
- Z32** d'Avi Mograbi /48
- Zéro de conduite** de Jean Vigo /15

Soirée d'ouverture

Séance en présence de **Luce Vigo**
et de **Moïra Chappelaine-Vautier**

Les Ajoncs de René Vautier

France/1970/couleur/13/35 mm

avec Mohamed Zinet, Nicole Le Garrec, René Vautier

Un immigré algérien traverse la Bretagne à la recherche d'un travail. Il trouve une carriole et se met à vendre des ajoncs dans un village.

« *Les Ajoncs* et *Les Trois Cousins* ont été tournés après de longues discussions avec les travailleurs immigrés – et un veto formel : “*Pas question de montrer la misère pour faire comprendre ce que nous vivons, nous n'avons pas besoin de pitié.*” Et l'on ajoutait : “*si tu peux faire rire des gens ce sera encore mieux*” avec la complicité de Zinet j'ai donc essayé de tenir compte des indications. »

RENÉ VAUTIER, CINÉMACTION N° 8, ÉTÉ 1979

J'ai huit ans

de **Yann Le Masson** et **Olga Baïdar-Poliakoff**

France/1961/couleur/9/35 mm

d'après une idée de René Vautier

À partir de leurs dessins, des enfants algériens, réfugiés en Tunisie dans la clinique du docteur Franz Fanon, parlent de leur expérience de la guerre.

Tourné clandestinement pendant la guerre d'Algérie, le film sera interdit par la police et saisi dix-sept fois. Le visa de censure ne lui sera accordé qu'en 1973.

« Mon film s'appelle *J'ai huit ans* parce que les gosses qui s'y expriment, nés avec la guerre, n'ont jamais connu d'autre Algérie ni d'autre France que celle qu'ils décrivent. [...] Les thèmes se sont imposés d'eux-mêmes. Il y avait beaucoup d'images sur la répression et ses conséquences : la faim, la peur. D'autres sur les combattants algériens, les Djounoud. Puis le thème de la fuite, l'épreuve du barrage et la découverte d'un pays paisible où l'on n'entend plus le canon, où l'on ne guette plus les avions. ... »

YANN LE MASSON, TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN



ZÉRO DE CONDUITE.

Zéro de conduite de Jean Vigo

France/1933/noir et blanc/41/35 mm

avec Jean Dasté, Robert le Flon, Louis Lefebvre

C'est la rentrée scolaire dans un collège de province. La vie reprend avec les chahuts au dortoir, les punitions traditionnelles, les récréations, les études houleuses et les conflits avec l'administration. Un soir, les pensionnaires décident de se libérer de l'autorité des adultes et déclenchent une révolte.

La commission de censure interdit le film pour « déniement de l'instruction publique ».

« Si Jean Vigo porte sur les responsables de l'internat un regard cruel non dénué d'humour qui s'en prend moins à des individus qu'à des représentants d'une société répressive et figée, il a une tendresse si vraie et un respect si grand du monde de l'enfance qu'il trouve pour les exprimer une esthétique à la fois simple, proche du réel, qui s'envole sans crier gare comme dans la procession du dortoir, vers une vision inspirée faite de blancheur (celle des plumes de polochons crevés et des chemises de nuit), de mouvements au ralenti à laquelle la musique de Maurice Jaubert apporte sa propre voix inattendue. »

LUCE VIGO, JEAN VIGO : UNE VIE ENGAGÉE DANS LE CINÉMA, CAHIERS DU CINÉMA, 2002

écran 1 **mercredi 3 février** **14:00**
tarif Famille

à partir de 5 ans

Le Roi et l'Oiseau de Paul Grimault

France/1952-1980/couleur/1 h 27/DCP

d'après *La Bergère et le Ramoneur* de Hans Christian Andersen
avec les voix de Jean Martin, Pascal Mazzotti, Raymond Bussières

Le Roi Charles V et Trois font Huit et Huit font Seize règne en tyran sur le royaume de Takicardie. Seul un Oiseau, qui a construit son nid en haut du gigantesque palais, ose le narguer. Le Roi est amoureux d'une charmante et modeste Bergère qu'il veut épouser sous la contrainte. Mais celle-ci aime un petit Ramoneur. Tous deux s'enfuient pour échapper au Roi.

« *La Bergère et le Ramoneur*, première version du film de Paul Grimault et Jacques Prévert, sort en 1953, mais elle est désavouée par ses auteurs parce qu'elle ne correspond pas au projet initial. Treize ans plus tard, Grimault récupère les droits et le négatif qui lui permet de reprendre le film et de le remodeler à sa guise. Rebaptisé *Le Roi et l'Oiseau*, il s'envole vers le succès en 1980. [...] De cette aventure, Jean-Pierre Pagliano, auteur du passionnant ouvrage de référence *Le Roi et l'Oiseau - Voyage au cœur du chef-d'œuvre de Prévert et Grimault*, tire une analyse pertinente : « On pourrait considérer le film comme une parabole ironique de sa propre genèse. Identifier au Roi le méchant Producteur, attribuer à Prévert et Grimault les rôles du Ramoneur et de l'Oiseau, champions de la justice et de la liberté. La Bergère ? Elle est, comme le film lui-même, l'enjeu et la victime provisoire du conflit. » »

EMMANUELLE FROIS, LE FIGARO, 3 JUILLET 2013

écran 2 | **mercredi 3 février** **14:15**

Freaks – La Monstrueuse Parade

Freaks

de Tod Browning

États-Unis/1932/noir et blanc/1 h 04/VOSTF/35 mm

avec Wallace Ford, Leila Hyams, Olga Baclanova, Harry Earles

Des êtres difformes se produisent dans un célèbre cirque, afin de s'exhiber en tant que phénomènes de foire. Le liliputien Hans, fiancé à l'écuyère naine Frieda, est fasciné par la beauté de l'acrobate Cléopâtre. Apprenant que son soupirant a hérité d'une belle somme, celle-ci décide de l'épouser pour l'empoisonner ensuite.

« Tod Browning, par son obstinée construction cinématographique autour du rapport visuel et dramatique entre ce qui est tenu pour monstrueux et ce qui est la norme, réalise dans *Freaks* [...] un véritable théâtre de déguisements, de perte d'identité, de métamorphoses [...], où la forme confrontée à d'aussi puissants masques en sort esthétiquement et moralement percée à jour, bafouée et, en fin de compte, exorcisée. Telle est en tout cas l'émotion la plus forte que provoque tout le cinéma de Browning. Si Browning part d'une forme quelconque d'indignation, nous ne pouvons que le supporter : ses films imposent un relativisme permanent des grandeurs et des propositions, ainsi qu'un défi à quiconque d'y avoir le dernier mot. »

JEAN-CLAUDE BIETTE, CAHIERS DU CINÉMA N° 288, MAI 1978

L'ÉMIGRÉ.



écran **1** | mercredi **3** février **16:00**

L'Émigré de Youssef Chahine

France-Égypte/1994/couleur/2 h 08/VOSTF/35 mm

avec Michel Piccoli, Khaled El Nabaoui, Safia El Emari, Youssra

Il y a trois mille ans, Ram, fils d'une tribu très pauvre, décide de transformer sa vie et, malgré les réticences de son père, d'immigrer en Égypte. Il ne se doute pas des épreuves qui l'attendent.

« Mais comment passer sous silence le procès fait au film par un avocat islamiste furieux de voir représenter à l'écran la vie d'un prophète? Interdit par une cour de première instance, *L'Émigré* fut autorisé à nouveau en appel en mars 1995 après une intense campagne menée par le cinéaste. Aujourd'hui *L'Émigré* est devenu le symbole d'une liberté de création menacée en Égypte. »

CHRISTOPHE AYAD, *LIBÉRATION*, 5 FÉVRIER 1996

« Tous ces mécanismes de censure reflètent une certaine adhésion à une vague triste et grise venue du désert et qui n'a aucun lien avec la personnalité égyptienne. Ses représentants prônent l'abandon de la jeunesse à son propre désespoir et l'absence de croyance en ce monde-ci au profit d'une vie après la mort. Ce gâchis n'a rien à faire avec la religion. Cette situation dénote une incompréhension des choses et un oubli de l'histoire des Arabes avant et après la Révélation. Toute la lumière est arrivée, même en Occident, par les Arabes, avec Averroès. Comment, après avoir atteint les sommets de la civilisation, se retrouver face à un courant qui nous ramène en arrière et avec cette si grande puissance? »

YOUSSEF CHAHINE, *CAHIERS DU CINÉMA* n° 489, MARS 1995



FREAKS - LA MONSTRUEUSE PARADE.

écran **2** | mercredi **3** février **16:15**

Déjà s'envole la fleur maigre de Paul Meyer

Belgique/1960/noir et blanc/1 h 25/35 mm

avec Domenico Mescolini, Valentino Gentili, Pietro Sanna

En 1959, une famille sicilienne arrive en Belgique dans le Borinage pour rejoindre le père qui travaille comme mineur, mais les puits commencent à fermer.

« *Déjà s'envole la fleur maigre* comme l'exemple même d'un cinéma travaillé par le triple sentiment de la précarité, de l'urgence et de l'aléatoire. À l'origine : un court métrage de propagande ministérielle destiné à illustrer le bien-fondé de la politique belge en matière d'immigration. À l'arrivée : un long métrage de fiction, libre et hautement poétique, tourné sans moyen, dans l'invention perpétuelle et l'incertitude du lendemain. Mise en fiction du réel, chronique d'un jour ordinaire dans une communauté d'ouvriers-mineurs du Hainaut, le film tient tout entier dans ces trois mots, prononcés du haut d'un crassier, tandis qu'en panoramique la caméra dévoile lentement l'étendue du paysage : "Borinage, Charbonnage, Chômage". »

PATRICK LEBOUTTE, *CES FILMS QUI NOUS REGARDENT*,
LA MÉDIATHÈQUE DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE, 2002



CONTRE-POUVOIRS.

écran **1** | mercredi **3** Février **18:30**

Séance suivie d'une rencontre avec
Jean-Jacques Andrien, réalisateur,
Yórgos Arvanitis, chef opérateur
et **Franck Venaille**, écrivain

Le fils d'Amr est mort ! de Jean-Jacques Andrien

Belgique/1975/couleur/1 h 20/VOSTF/35 mm
image : Yórgos Arvanitis, dialogue : Franck Venaille
avec Pierre Clementi, Claire Wauthion, Malcolm Djuric

Un homme dont on ne sait rien vit avec une femme et un enfant à Bruxelles. Il est voleur à la tire et a comme complice occasionnel un Maghrébin, qu'il retrouve mort dans un autobus rouillé, épave au fond d'un bois, sans savoir qui il est vraiment ni le pourquoi de sa disparition. Il part dans le Sud tunisien pour comprendre.

« *Le fils d'Amr est mort !* est un film remarquable, exceptionnel [...] Il y aurait déjà beaucoup à épiloguer sur cette fable. La mort de l'immigré dans son exil, la complicité anonyme de l'Européen et du Nord-Africain dans le "travail", l'inversion symétrique du regard transplanté dans une autre culture. [...] L'image d'abord. Tout en brumes gris-bleu pour la première partie, elle bascule soudain dans le jaune paille délavé pour la deuxième. Dès le niveau visuel, ainsi, sont signifiés la césure, la partage en deux, le fossé qui constitue tout le propos du film. Et de dire que l'image est bleue ou jaune n'est encore rien, car chaque plan, généralement long, transpercé de brusques "accès" de parole, et bercé d'amples mouvements est une exploration, un regard en quête. »

JEAN-LOUIS CROS, *IMAGE ET SON* N° 363, JUILLET 1981

écran **2** | mercredi **3** Février **18:45**

Séance suivie d'une rencontre avec
Matthias Steinle, maître de conférences,
spécialiste du cinéma allemand à l'Université
Paris III, et **Anja Göbel**, responsable de distribution
des films de la DEFA à la Deutsche Kinemathek

Génération 45 Jahrgang 45 de Jürgen Böttcher

RDA/1965/noir et blanc/1 h 34/VOSTF/DCP restauré et numérisé en 4K
par la DEFA-Stiftung/distribution : Deutsche Kinemathek
avec Monika Hilderbrand, Rolf Römer, Paul Eichbaum

Alfred et Lisa vivent dans un appartement exigu au cœur de Berlin. Après deux ans de mariage, ils semblent n'avoir plus rien à se dire et Alfred a entamé une procédure de divorce. Il prend quelques jours de congés pendant lesquels il erre sans but, tuant l'ennui avec ses connaissances, semblant pourtant espérer quelque chose hors du commun.

« Tourné en 1966, *Génération 45* est aussitôt interdit par le régime d'Erich Honecker – motif invoqué : "apologie des marginaux" – et Böttcher n'en achèvera le montage qu'en 1990, date à laquelle il est projeté au Forum du Jeune Cinéma de Berlin. C'est donc, vu d'ici, l'histoire d'un film de l'Est censuré, qui recouvre près de vingt-cinq ans plus tard sa liberté. [...] L'audace de *Génération 45* vient de sa mise en scène, d'une simplicité totale, dont la seule règle est d'*inventer* le présent. Il s'agit, en quelque façon, d'une succession de scènes dérobées à la vie où des jeunes gens distillent le goutte-à-goutte du quotidien, et cela suffit à ce que l'on perçoive distinctement la musique authentique d'un certain mal de vivre. »

VINCENT VATRICAN, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 475, JANVIER 1994

mercredi 3 février

19:00

Signature avec Mustapha Benfodil

à la librairie Folies d'Encre

écran 1 | mercredi 3 février 20:45

En partenariat avec le **Panorama des cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient**

Séance suivie d'une rencontre avec **Malek Bensmail**, réalisateur, **Omar Belhouchet**, journaliste et directeur de publication du quotidien *El Watan*, **Mustapha Benfodil**, écrivain, poète, dramaturge et journaliste

Les Ciseaux de Mounir Fatmi

France/2003/couleur/13'/numérique
avec Nouraddin Orahhou et Lubna Azabal

« Dans *Les Ciseaux* (2003), Mounir Fatmi monte les scènes d'amour censurées du film *Une minute de soleil en moins*, réalisé par Nabil Ayouch la même année. Mounir Fatmi réalise donc à son tour un film d'amour, mais d'amour pour les images. »

NICOLE BRENEZ

Contre-pouvoirs de Malek Bensmail

Algérie-France/2015/couleur/1 h 37/VOSTF/DCP

Après vingt années d'existence et de combats pour la presse indépendante algérienne, Malek Bensmail pose sa caméra au sein de la rédaction du célèbre quotidien *El Watan*. Une rencontre avec celles et ceux qui font ce journal libre et indépendant, leurs doutes et leurs contradictions, à l'heure où Bouteflika s'apprête à briger un quatrième mandat.

« À l'image de l'Algérie actuelle qui renonce peu à peu à l'unité de façade, cette rédaction ne cesse de débattre et de s'affronter. Cela donne des scènes drolatiques que Bensmail capte dans la durée, comme pour conjurer l'absence de réflexion d'une société bloquée. [...] C'est pourtant de cet apparent chaos que sort un journal de qualité et que les diverses facettes des questionnements et résistances de la société algérienne sont documentées. *Contre-pouvoirs* est dès lors un film dérangeant car il nous donne à percevoir une autre manière de vivre la liberté d'expression, et donc la liberté. »

OLIVIER BARLET, AFRICULTURES, 23 SEPTEMBRE 2015



LE FILS D'AMR EST MORT!

écran 2 | mercredi 3 février 21:00

Séance suivie d'une rencontre avec **Matthias Steinle**, maître de conférences, spécialiste du cinéma allemand à l'Université Paris III

Mutinerie Bambule d'Eberhard Itzenplitz

RFA/1970/noir et blanc/1 h 29/VOSTF/Beta SP/inédit

scénario : Ulrike Meinhof

avec Dagmar Biener, Petra Redinger, Antje Hagen, Barbara Schöne

Dans un foyer pour jeunes délinquantes, des pensionnaires fuguent, puis passent à la rébellion ouverte. L'action se déroule sur vingt-quatre heures.

Ulrike Meinhof, journaliste, participait à la fin des années 1960 à une campagne contre les centres fermés pour jeunes filles, les ghettos des travailleurs immigrés et les écoles spécialisées. En 1969, la télévision allemande lui propose de réaliser un film sur ces foyers de jeunes filles. Elle écrit le scénario avec les filles du Eichenhof, pour dénoncer la violence de ce système « éducatif » mais aussi montrer la résistance qui s'y improvise. Réflexion sur l'enfermement, la répression et la révolte, *Mutinerie* n'a rien perdu de sa portée critique, sociale et féministe. Une semaine avant sa diffusion, Ulrike Meinhof entre dans la clandestinité et rejoint le groupe de lutte armée d'extrême gauche Rote Armee Fraktion (RAF) : le film est déprogrammé. Diffusé pour la première fois en 1994, il reste encore aujourd'hui invisible.

écran **1** | **jeudi 4 février** **18:00**

Séance présentée par **György Raduly**,
directeur de Clavis Films

Le Témoin A Tanù de Péter Bacsó

Hongrie/1969/couleur/1 h 43/VOSTF/numérique
avec Ferenc Kállai, Lajos Óze, Béla Both, Zoltán Fábri

Au début des années 1950 en Hongrie, en pleine période du communisme stalinien, les aventures malencontreuses de Pelikán, gardien de digue sur le Danube, ancien résistant, bon communiste, mais auquel son imprudence et sa maladresse valent de fréquents séjours en prison.

« Dans la description du capharnaüm des années du stalinisme, où il situe l'action de son film, Bascó ne cherche pas à mettre à distance le pouvoir pour mieux nous en faire sentir l'horreur. Il nous place au contraire en intimité avec lui, par l'intermédiaire du haut fonctionnaire ami de Pelikán. Et au lieu de nous dépeindre le diable, il nous dévoile Ubu. »

SERGE LE PÉRON, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 327, SEPTEMBRE 1981

Tourné en 1969, ce n'est qu'en 1978 qu'il fut présenté au public hongrois. [...] « Il semble que lorsque je l'ai réanalysé, le film était encore trop proche dans le temps des années cinquante et une partie de ceux qui furent réellement victimes de cette période y a réagi très fort, disant qu'il était inconvenant de parler sur un ton "frivole" d'événements aussi tragiques. [...] Je reste persuadé que c'est par le rire qu'un peuple est le mieux à même de se débarrasser de ses crispations et de ses traumatismes. »

PÉTER BACSÓ, *LA CROIX*, 20 MAI 1981

écran **2** | **jeudi 4 février**

18:15

Séance suivie d'une rencontre avec
Marielle Issartel, réalisatrice, animée par
Hélène Fleckinger, historienne du cinéma

Quand je s'rai grande de Yann Le Masson

France/1978/couleur/20'16 mm

Documentaire sur un accouchement à domicile réalisé par l'équipe de *Regarde, elle a les yeux grands ouverts* (1980) de Yann Le Masson, et durant le même tournage.

Histoire d'A de Charles Belmont et Marielle Issartel

France/1973/noir et blanc/1 h 29/35 mm

Documentaire militant pour la libéralisation de l'avortement et de la contraception tourné à l'initiative du Groupe d'information santé (GIS), le film nous fait aussi pénétrer dans un hôpital où doit avoir lieu un avortement selon la méthode Karman.

« L'histoire de son interdiction, c'est la suite logique de la lutte inscrite dans le film. En proposant le film à la censure, à la distribution commerciale, officielle, Marielle Issartel et Charles Belmont continuent à militer pour le Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception (MLAC), pour sa reconnaissance, à attaquer le pouvoir de front, à aiguïser les véritables contradictions sans se contenter de constituer un pouvoir parallèle qui cautionne le pouvoir en place. *Histoires d'A* c'est un film qui lutte pour la liberté d'expression, celle des femmes et celle du cinéma comme support de cette expression. Un film qui lutte, c'est un film qui entraîne d'autres luttes : les diffusions d'*Histoires d'A* en sont la preuve. »

THÉRÈSE GIRAUD, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 251-252, JUILLET-AOÛT 1974

ROUGES ET BLANCS.



écran **1** | **jeudi 4 février** **20:30**

Séance présentée par **Émile Breton**, journaliste à *L'Humanité*, auteur de *Miklós Jancsó, une histoire hongroise* (Yellow Now, 2015) et **György Raduly**, directeur de Clavis Films

Une coproduction hungaro-soviétique
Szovjetmagyar koprodukció
d'Iván Forgács et Sebestyén Kodolányi

Hongrie/2011/couleur/52/VOSTF/numérique

Le documentaire relate les tensions lors de la préparation de *Rouges et Blancs*, reflet des relations difficiles entre la Hongrie et la Russie.

Rouges et Blancs Csillagosok, katonák
de Miklós Jancsó

Hongrie/1967/couleur/1 h 25/VOSTF/numérique
avec Jozsef Madaras, Tibor Molnár, András Kozák

En 1917, dans le sud de la Russie, alors que la révolution bat son plein, Laszlo, communiste hongrois venu prêter main-forte, avec ses hommes, aux camarades bolcheviks, les « Rouges », est fait prisonnier par les partisans tsaristes, les « Blancs ». Blessé, il échoue dans un monastère, transformé en hôpital de campagne, près de la Volga.

« L'émotion que l'on ressent devant ce prodigieux film est avant tout d'ordre intellectuel et esthétique. Mais la beauté plastique n'est jamais un alibi, toujours un accomplissement. La discrétion elliptique du récit laisse toujours une part de mystère quant aux motivations des personnages ou aux suites de l'action : c'est là du grand art, cinématographiquement parlant, car c'est comme si nous étions nous-même, témoins des événements à l'instant où ils se font, tout en ayant d'eux une image plastiquement très élaborée et comme fixée pour l'éternité. Quelques moments sublimes jalonnent ce film parfaitement rectiligne, étonnamment pur : la marche des Hongrois face aux Blancs, la Marseillaise à la bouche dans un dernier défi, et le bal des infirmières dans la forêt de bouleaux sous le regard des aristocrates de l'armée tsariste. »

MARCEL MARTIN, *CINÉMA* N° 127, JUIN 1968



écran **2** | **jeudi 4 février** **20:45**

Séance suivie d'une rencontre
avec **Hala Alabdalla**

Comme si nous attrapions un cobra
de Hala Alabdalla

France-Syrie/2012/couleur/2 h 02/VOSTF/numérique

Ce documentaire dessine le paysage des aspirations démocratiques des peuples du monde arabe en pleins bouleversements révolutionnaires en s'appuyant sur la parole et l'art des caricaturistes. La liberté d'expression est l'aspiration la plus visible de cette lame de fond, le dessin de presse l'incarne par sa distance critique et son humour.

« *Comme si nous attrapions un cobra* s'est intéressé aux artistes arabes, en particulier aux caricaturistes égyptiens et syriens dans leur travail, en soulignant la portée de leur œuvre. Ceci a pris encore plus d'importance depuis 2011 avec les révoltes dans le monde arabe. Hala Alabdalla a tourné entre l'été 2010 et l'été 2012, donc avant les événements, d'où l'intérêt marquant pour les signes prémonitoires du soulèvement du Proche-Orient. Ainsi, différents artistes et journalistes interviennent, témoignant de leur situation aux prises avec la liberté d'expression, de création, la liberté tout court contre le despotisme ambiant. Film documentaire certes, mais aussi film témoignage, plein d'émotion rentrée sur les événements dont l'issue est encore aujourd'hui bien incertaine, en particulier en Syrie. »

MARCEAU AIDAN, *JEUNE CINÉMA* N° 352/353, ÉTÉ 2013

écran **2** | **vendredi 5 février** | **13:45**

Séance présentée par **Victor Bournerias**,
programmateur de cinéma

Le Port de la drogue Pickup on South Street de Samuel Fuller

États-Unis/1952/noir et blanc/1 h 20/VOSTF/35 mm
d'après une histoire de Dwight Taylor
avec Richard Widmark, Jean Peters, Thelma Ritter, Murvyn Vye

Dans le métro de New York, un pickpocket vole le portefeuille de Candy, jeune femme soupçonnée par la police de faire partie d'un réseau d'agents communistes. Candy apprend trop tard que le portefeuille contenait un microfilm. Elle s'adresse à un indicateur de la pègre new-yorkaise tandis que, de son côté, la police tente de récupérer le document.

« En France, le parti communiste connaissait un nouvel essor et avait une grande influence sur la presse. Le distributeur français de *Pickup* a été si intimidé par tout ce ramdam (causé par la presse lors de la présentation du film à Venise) qu'il a donné un nouveau titre au film avant sa sortie en France : *Le Port de la drogue*. Dans le doublage français du film, au lieu d'un microfilm destiné aux communistes le pickpocket met la main sur une livraison de drogue. Les Français ont non seulement modifié le titre du film mais aussi son histoire ! J'étais furieux. En France ! Là où je pensais que le travail artistique était vénéré [...]. Quelle connerie ! Je n'avais aucune intention d'affirmer un parti pris politique dans *Pickup*. Mon histoire est un polar noir sur des marginaux, rien de plus, rien de moins. »

SAMUEL FULLER, *UN TROISIÈME VISAGE*, ALLIA, 2011



écran **1** | **vendredi 5 février** | **14:00**

Séance présentée par **Christophe Champclaux**,
historien du cinéma

Le Juge Fayard dit « le Sheriff » d'Yves Boisset

France/1977/couleur/1 h 52/DCP (copie restaurée numériquement)
avec Patrick Dewaere, Aurore Clément, Philippe Léotard,
Michel Auclair

Un jeune juge, surnommé « le Sheriff » en raison de son intégrité et de ses méthodes peu orthodoxes dans le monde de la magistrature, enquête à Saint-Étienne sur une affaire délicate : un cas de braquage de station-service avec agression, qui impliquerait par ricochet des personnages haut placés.

Conférence de presse d'Yves Boisset, à propos de son film *Le Juge Fayard, dit le Sheriff*, censuré la veille de sa sortie, à la demande du SAC (Service d'Action Civique) : « Si on laisse, sans se battre avec la dernière vigueur, se passer des faits de censure de ce genre, le cinéma français ne pourra qu'en être un peu plus affaibli et encore un peu plus impuissant, un peu plus infirme. C'est vraiment là l'élément le plus important de l'histoire qui vient de nous arriver, avec la suppression du mot "SAC" dans le film et son remplacement par des "bip" "bip". [...] Tant que le cinéma français n'aura pas plus de possibilité de s'exprimer, il sera ce qu'il est, c'est-à-dire d'un mutisme consternant sur la société qui nous entoure, sur les faits importants de notre époque. »

YVES BOISSET, *L'HUMANITÉ*, 17 JANVIER 1977

écran **1** | **vendredi 5 février** | **16:00**

Master Class Yves Boisset

animée par **Christophe Champclaux**,
historien du cinéma

vendredi 5 février

17:00

Signature avec Yves Boisset
dans le hall de L'Écran en partenariat
avec **Hors-circuits**



LE JUGE FAYARD DIT « LE SHERIFF ».

Yves Boisset, un cinéaste face à la censure

Le Nouvel Obs écrivait un jour qu'Yves Boisset était « l'homme le plus censuré de France ». Un titre gagné de haute lutte tout au long de sa carrière de cinéaste marquée par les interdictions, les menaces, les sabotages, les pressions diverses et les contrôles fiscaux. En décembre 2000, il confiera à *Charlie Hebdo* : « On ne peut pas pleurnicher, parce qu'on sait à peu près ce qu'on risque quand on choisit de traiter tel ou tel sujet. »

Né en 1939, Yves Boisset se fait connaître comme critique en collaborant dès l'âge de dix-sept ans à des revues telles que *Cinéma* ou *Les Lettres françaises*. Suivant la mode de l'époque, il dénigre les films portant la signature de Michel Audiard, qui signera bien des années plus tard les dialogues de ses propres films. Il avouera à ce propos : « J'étais un jeune con ! » Mais pas que ! Boisset marquera aussi son originalité précoce en intégrant dès le second numéro paru en juillet 1962 l'équipe rédactionnelle de *Midi Minuit Fantastique*. À une époque où le cinéma de genre était encore voué aux gémonies, Boisset relève « la fulgurante beauté » d'un film de science-fiction soviétique – double marginalité ! – ou commente l'esthétique vénéneuse d'un film d'horreur gothique italien. Assistant de cinéastes tels que Sergio Leone, Jean-Pierre Melville ou Vittorio De Sica, il démarre sa carrière de cinéaste en 1968 avec le film d'espionnage *Coplan sauve sa peau*.

Les ennuis commencent dès son troisième long métrage, *Un condé* (1970). Le film est interdit pendant six mois pas le ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin à cause d'une scène d'interrogatoire trop musclée, puis amputé de douze minutes avant de connaître un énorme succès public. Même s'il lui arrive de signer quelques films aux sujets plus apaisés, l'engagement de Boisset va le pousser à aborder les thèmes les plus brûlants de l'époque : l'affaire Ben Barka (*L'Attentat*, 1972), le racisme ordinaire (*Dupont la joie*, 1975), la guerre d'Algérie (*R.A.S.*, 1973), l'assassinat du juge Renaud (*Le Juge Fayard dit le Sheriff*, 1977), l'affaire de Bruay-en-Artois (*La Femme flic*, 1980), l'avènement prémonitoire de la télé-réalité (*Le Prix du danger*, 1983).

Devenu la bête noire des producteurs, Yves Boisset ne réussira pas à faire aboutir son projet de film sur l'affaire Bérégovoy au milieu des années 1980. Il tournera ensuite pour la télévision, sans cesser d'aborder les sujets qui fâchent. Comme lorsqu'il mettra en cause, dans *Le Tunnel*, un téléfilm produit par TF1 (!), des filiales de Bouygues dans l'affaire du tunnel du Somport. En 2009, pour *12 Balles dans la peau*, sa dernière fiction réalisée à ce jour, le cinéaste se voit interdire par la direction de France Télévision d'utiliser des images d'archives pour renforcer sa biographie de Pierre Laval. Yves Boisset assagi ? Un coriace, on vous dit !

CHRISTOPHE CHAMPCLAUX



VALPARAISO, VALPARAISO.

écran **2** | **vendredi 5 février** **15:45**

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**,
maître de conférences en cinéma à l'Université
Paris 8, auteur de *Kira Mouratova : Un cinéma de la*
dissonance (Éditions L'Âge d'Homme, 2012)

L'Ascension **Voskhozhdenie** **de Larissa Chepitko**

URSS/1977/noir et blanc/1 h 51/VOSTF/35 mm
d'après le roman *Sotnikov* de Vasilij Bykov
avec Boris Plotnikov, Vladimir Gostyukhin, Sergey Yakovlev,
Lyudmila Polyakova

Biélorussie, hiver 1942, l'armée allemande progresse sur le front russe. De nombreux villages sont passés sous le joug nazi. Un détachement de partisans de l'Armée rouge fuit, et deux hommes sont envoyés à la recherche de ravitaillement. Un long et périlleux périple dans la steppe commence, ils seront bientôt faits prisonniers.

« Le récit simple et linéaire s'éloigne très vite de l'anecdote pour atteindre des zones plus secrètes où l'homme doit puiser dans sa propre force morale pour surmonter les épreuves qu'il doit subir. Le film de Larissa Chepitko est d'une grande beauté plastique et bénéficie d'une éblouissante bande-son où les battements de cœur de l'homme traqué ont autant de présence angoissée que le silence déchirant de la neige. »

MARCEL WEISS, 6^e RENCONTRE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN DE LA ROCHELLE

écran **2** | **vendredi 5 février** **18:00**

Séance suivie d'une rencontre avec
Pascal Aubier, réalisateur, et **Rufus**, comédien

Valparaiso, Valparaiso ou : La Très Fabuleuse et Très Édifiante Vie aventureuse du camarade Balthazar Lamarck-Caulaincourt **de Pascal Aubier**

France/1970/couleur/1 h 30/35 mm
avec Alain Cuny, Bernadette Lafont, László Szabó, Rufus

Balthazar Lamarck-Caulaincourt est un écrivain à succès d'une cinquantaine d'années pour qui la Révolution est la plus belle forme d'art possible. Lors d'un week-end avec son amie Lara dans sa maison près de la mer, le hasard et son désir de mener le grand jeu de la Révolution vont le faire passer de l'autre côté du miroir.

« Saine réflexion sur les notions de spectacle, de Révolution et de cinéma politique, tout en s'affirmant soi-même comme œuvre politique aussi magistralement élaborée et contrôlée sur le plan spectaculaire que sur le plan idéologique, *Valparaiso, Valparaiso* confirme en Pascal Aubier le grand cinéaste que nous sentions déjà à travers ses courts métrages et ouvre, avec éclat et humour, la voie à une forme de films engagés enfin débarrassés de toute compromission comme de toute bonne conscience. »

GUY BRANCOURT, ÉCRAN N° 16, JUIN 1973

écran **1** | **vendredi 5 février** **18:15**

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**, maître de conférences en cinéma à l'Université Paris 8

Parmi les pierres grises Sredi seryh kamnej de Kira Mouratova

URSS/1983/couleur/1 h 28/VOSTF/35 mm

avec Igor Chaparov, Oksana Chlapak, Roman Levitchenko

La mort de sa femme a bouleversé la vie du juge et il est obsédé par ses souvenirs. La vie actuelle ne lui provoque que dépit et irritation. Vasia, son fils, veut s'éloigner de la maison parentale. Valek et Maroussia, enfants de pauvres gens, deviennent ses amis. Avec eux, Vasia se sent parfois heureux.

« Une simple histoire d'amour perdu et retrouvé entre un veuf et un orphelin tenue comme un petit arpège de trois notes que joue sur une balalaïka de quatre sous un petit garçon caché sous ses couvertures. [...] À partir de ces données simples, qui auraient pu autoriser n'importe quel mélo, se construit, séquence après séquence, paroxysme après paroxysme, une sorte de chef-d'œuvre flamboyant et un peu décousu, comme est l'univers psychique du petit garçon. Un grand oratorio à la russe, bourdonnant de basses profondes sur l'absence, sur la mort (avec la vie pourtant que l'on sent frémir, en contre-plongée) et sur la folie aussi, partout aux aguets. »

VINCENT MARIO, CINÉMA N° 441, MAI 1988

PARMI LES PIERRES GRISES.



IL ÉTAIT UNE FOIS UN MERLE CHANTEUR.

écran **1** | **vendredi 5 février** **20:15**

Séance suivie d'une rencontre avec **Otar Iosseliani**, réalisateur, animée par **Eugénie Zvonkine**, maître de conférences en cinéma à l'Université Paris 8

Il était une fois un merle chanteur

Iko shashvi mgalobeli

d'**Otar Iosseliani**

Géorgie/1970/noir et blanc/1 h 25/VOSTF/35 mm

avec Gela Kandelaki, Gogi Chkheidze, Jansug Kakhidze

Tbilissi, capitale de la Géorgie. Guia est percussionniste dans l'Orchestre symphonique mais il est distrait et arrive toujours le dernier. Sans cesse en mouvement, toujours sur le point d'être en retard ou de manquer un rendez-vous, Guia vit *comme un oiseau sur la branche*. Il est pourtant doté de multiples dons et son charme est irrésistible.

« Rien de plus méditerranéen que ce film soviétique. On y respire un parfum de nonchalance et d'insolence auquel les ouvrages de la Mosfilm ne nous avaient guère habitués. Il est vrai que la Géorgie est loin de Moscou. C'est du côté de Fellini ou de Forman qu'Otar Iosseliani semble chercher l'inspiration. Bonnes références, *Il était une fois un merle chanteur* est un récit à l'image de son héros : capricieux, ironique, chaleureux, avec juste ce qu'il faut de dérapages mélancoliques et de crocs-en-jambe du destin pour qu'on puisse croire à sa réalité. »

JEAN DE BARONCELLI, LE MONDE, 21 JANVIER 1975

écran **2** | vendredi **5** février **21:00**

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**, critique aux *Cahiers du cinéma* et à *Vertigo*

On Eye Rape Shikan ni tsuite
de **Takahiko Iimura** et **Natsuyuki Nakanishi**

Japon/1962/couleur/10'/silencieux/16 mm

« Le film original a été récupéré dans une poubelle à Tokyo. C'est un film d'éducation sexuelle américain, dans lequel on explique la sexualité des plantes et des animaux. Avec un artiste de mes amis, Natsuyuki Nakanishi, j'ai fait des grosses perforations dans presque tous les photogrammes. C'était une façon de protester contre la censure japonaise qui s'exerçait sur toutes les images explicites de la sexualité, notamment les poils pubiens, que les censeurs recouvraient de carrés noirs. »

TAKAHIKO IIMURA

L'Empereur Tomato-Ketchup

Tomato Kecchappu Kôtei
de **Shuji Terayama**

Japon/1971/noir et blanc/1 h 15/VOSTF/16 mm/int. — 16 ans/**inédit**
avec Goro Abashiri, Tarô Apollo, Shiro Demaemochi

Des préadolescents se révoltent contre leurs parents parce qu'ils les privent de la libre expression de leur sexualité ; armés jusqu'aux dents, ils se vengent des adultes et font régner par la terreur un ordre nouveau : ils instaurent une société où les contes de fées et les ébats amoureux occupent une place centrale et se mêlent harmonieusement.

« L'oppression et le besoin de libération vont toujours de pair : oppression sociale, extérieure ou intérieure. On a toujours envie de se libérer. C'est un thème qui m'intéresse beaucoup, mais ce n'est pas seulement un problème japonais, c'est universel. D'ailleurs, la libération de quelque chose et la libération vers quelque chose sont très différentes : on peut se libérer de l'oppression politique, par exemple ; mais aspirer à une libération spirituelle, intérieure, c'est autre chose. Pour moi, il s'agit toujours de la recherche de la liberté par un langage, par exemple le cinéma. »

SHUJI TERAYAMA, ÉCRAN N° 90, OCTOBRE 1975



QUAND L'EMBRYON PART BRACONNER.

écran **1** | vendredi **5** février **22:15**

Séance en présence d'**Otar Iosseliani**, réalisateur, et **Eugénie Zvonkine**, maître de conférences en cinéma à l'Université Paris 8

Chantrapas d'Otar Iosseliani

France-Géorgie/2010/couleur/2 h 02/VOSTF/DCP
avec David Tarielashvili, Tamuna Karumidze, Fanny Gonin, Bulle Ogier, Pierre Étaix

Nicolas est un cinéaste qui ne demande rien tant que de pouvoir s'exprimer, et que tous voudraient réduire au silence. À ses débuts en Géorgie, les « idéologues » espèrent pouvoir le faire taire, considérant que son œuvre n'est pas conforme aux règles en vigueur. Face à leur détermination, Nicolas quitte son pays d'origine pour la France. Mais « l'état de grâce » sera de courte durée.

« On aurait tort de s'en tenir à cette dimension autobiographique, car le film offre plus que cela en démontrant une nouvelle fois la capacité du cinéaste à convertir ses propres préoccupations en idées de cinéma, à transformer le lourd en léger, le grave en douce mélancolie, le sérieux en sourire, le politique ou l'Histoire en fait anodin, les contingences de la vie en moments de pure poésie. »

ANTONY FIAIT, POSITIF N° 595, SEPTEMBRE 2010

écran **2** | vendredi **5** février **22:45**

Séance présentée par **Gilles Boulenger**, directeur général de Zootrope Films, et **Stéphane du Mesnildot**, critique aux *Cahiers du cinéma* et à *Vertigo*

Quand l'embryon part braconner Taiji ga mitsuryō suru toki de Koji Wakamatsu

Japon/1966/noir et blanc/1 h 12/VOSTF/35 mm/int. — 18 ans
avec Miharū Shima, Hatsuō Yamaya

Après un flirt poussé, Yuka accepte de monter dans l'appartement de Sadao. Ce dernier drogue alors Yuka à son insu, l'attache, la fouette, l'insulte et lui raconte la dispute qu'il a eue avec sa femme insoumise et aujourd'hui défunte. Lorsque Yuka se réveille, elle entre dans une rage folle.

« Réalisé en 1966, par Koji Wakamatsu, bouillonnant orfèvre du *pinku eiga*, le cinéma érotique japonais, *Quand l'embryon part braconner* est un film extrême, provocant et délirant. C'est surtout un film d'une sidérante beauté plastique, porteur par ailleurs d'une charge subversive à retardement. [...] D'audacieuses surimpressions, des plans parfaitement abstraits aussi, d'une élégance folle, décuplent par ailleurs la force d'expression d'un propos qui dynamite les structures du pouvoir patriarcal. » ISABELLE REGNIER, *LE MONDE*, 3 SEPTEMBRE 2007

Le 6 octobre 2008, le Conseil d'État confirme l'interdiction aux moins de 18 ans de *Quand l'embryon part braconner* de Koji Wakamatsu, prononcée par Christine Albanel, ministre chargée du cinéma, le 2 octobre 2007.

CHANTRAPAS.





LE PETIT SOLDAT.

écran **1** samedi **6** Février **10:00**

Le Petit Soldat de Jean-Luc Godard

France/1963/noir et blanc/1 h 25/35 mm

avec Anna Karina, Michel Subor, Henri-Jacques Huet, László Szabó

En 1958, pendant la guerre d'Algérie, Bruno Forestier, déserteur réfugié en Suisse, travaille pour un groupuscule d'extrême droite. Il croise un jour Véronica et en tombe amoureux. Ses amis le soupçonnent de mener un double jeu, et pour le tester, lui ordonnent d'assassiner un journaliste.

« En 1960, l'année où 121 artistes et intellectuels (dont François Truffaut et Alain Resnais) signent un Manifeste justifiant le refus de prendre les armes contre le peuple algérien (les signataires seront frappés d'un temps d'interdiction sur les écrans et les ondes, ou interdits de présenter leurs films aux commissions distribuant une aide d'État), Jean-Luc Godard tourne *Le Petit Soldat*, un film où l'on parle de l'Algérie, du FLN et de l'OAS, de désertion et d'activisme, où se pratique la torture et où Anna Karina compare l'action de la France (dépourvue de tout idéal, donc promise à la défaite) à celle des rebelles (exaltée). Le film est interdit (jusqu'en 1963), tandis que le député Jean-Marie Le Pen demande l'"expulsion du cinéaste suisse". Louis Terrenoire, ministre de l'Information, va réformer (et renforcer) la censure en instituant un contrôle préalable, fondé sur scénario. »

JEAN-LUC DOUIN, DICTIONNAIRE DE LA CENSURE AU CINÉMA, QUADRIGE/PVF, 2011

écran **2** samedi **6** Février **10:30**

Séance présentée par **Oriane Brun-Moschetti**

Salut & Fraternité Les Images selon René Vautier d'Oriane Brun-Moschetti

France/2015/noir et blanc et couleur/1 h 07/DCP

Conçu comme un voyage à travers le temps et les films, *Salut & Fraternité* retrace le parcours du cinéaste René Vautier en confrontant son témoignage à ceux d'autres cinéastes : Jean-Luc Godard, Yann Le Masson et Bruno Muel.

« Chaque film de René Vautier constitue un pamphlet, un bouclier pour les opprimés et les victimes de l'histoire, une petite machine de guerre en faveur de la justice. Et comme les armes dans un maquis, ils servent, ils sont échangés, prêtés, jetés, détruits, perdus, ou cachés et parfois oubliés longtemps dans leur cachette. À ce titre, chaque film de René constitue un cas d'espèce, un épisode dans l'histoire probablement la plus noble et romanesque de toute l'histoire du cinéma. Aussi pleins de cicatrices qu'ils soient, ils relèvent d'une vraie beauté, non seulement au sens plastique et stylistique, mais au sens d'un cinéma élevé à la plénitude de sa nécessité et de ses puissances. Son cinéma déploie une conception précise et ample des droits et des devoirs des images : documenter, dire la vérité, rendre justice, dialoguer avec d'autres images et informations, contredire, contre-attaquer, convaincre. » NICOLE BRENEZ



SALUT & FRATERNITÉ.

écran **1** | samedi **6** février **14:00**

Séance présentée par **Noël Burch**, réalisateur, critique, historien du cinéma

Le Sel de la terre
Salt of the Earth
d'**Herbert J. Biberman**

États-Unis/1955/noir et blanc/1 h 34/VOSTF/35 mm
avec Will Geer, David Wolfe, Mervin Williams, David Sarvis

Dans une ville minière du Nouveau-Mexique, les mineurs d'origine mexicaine se mettent en grève. Ils veulent bénéficier des mêmes avantages que les travailleurs blancs. La participation des femmes, tout d'abord réprouvée par les hommes, s'avère vite efficace.

« Victime de la chasse aux sorcières, Biberman fait partie des dix personnalités de Hollywood qui sont emprisonnées à la fin des années 1940. [...] Deux autres exclus, le scénariste Michael Wilson et le producteur Paul Jarrico, sont de l'aventure et, ensemble, ils partent pour le Nouveau-Mexique, puisque Hollywood les empêche de travailler. Là-bas, ils ont entendu parler d'un conflit qui a duré quatorze mois, dans une mine de zinc, où les femmes ont été sur le devant de la scène, où le racisme est également en cause. Michael Wilson s'entretient sur place avec les protagonistes, leur soumet son scénario. Les mineurs interpréteront parfois un rôle inspiré de leur propre expérience dans ce film où il y a très peu d'acteurs professionnels.

Le combat des auteurs rejoint le sujet qu'ils traitent. Impossible de faire développer la pellicule, impossible de monter, impossible d'enregistrer la musique. Tout sera fait clandestinement, par petits bouts. L'histoire du tournage lui-même est pleine de menaces de mort, de coups de feux, d'incendies. La preuve est apportée que l'on peut faire du cinéma hors des studios, résister au système et raconter cette résistance. Le film sort dans une seule salle à New York, il est boycotté. On ne le verra vraiment qu'à partir de 1965, et encore, dans des circuits parallèles. »

CLAIRE DEVARRIEUX, *LE MONDE*, 16-17 NOVEMBRE 1988

écran **2** | samedi **6** février **12:00**

Séance présentée par **Lionel Soukaz**

Rencontre Godard-Vautier
de **Lionel Soukaz**

France/2002-2016/couleur/1 h 30/numérique/**inédit**

Rencontre à la Sorbonne entre Jean-Luc Godard et René Vautier, le 4 novembre 2002. Les deux réalisateurs discutent de la censure, de la distribution des films, de la place des images dans l'Histoire. Ils répondent aussi aux questions des élèves.

« Aujourd'hui, peut-être que l'histoire peut aussi s'écrire, l'histoire, par exemple, du cinéma, peut aussi s'écrire à partir des interdits, à partir des censures, à partir des films qui n'ont pas pu se faire, à partir des images qui ont existé mais qui ont disparu, qu'on a fait disparaître. » RENÉ VAUTIER

LE SEL DE LA TERRE.



Les classiques du peuple (et la censure)

Séance présentée par **Tanguy Perron**, historien,
chargé du patrimoine audiovisuel à Périphérie

La Grande Lutte des mineurs de Louis Daquin

France/1948/noir et blanc/12'/35 mm

La longue et âpre grève des mineurs français de novembre à décembre 1948. Après une évocation de la dureté de la profession, ce film d'agitation décrit le déclenchement de la grève, son déroulement, et s'achève par un appel à la solidarité.

« *La Grande Lutte des mineurs*, marqué par la guerre froide, fut conçu pour susciter une solidarité active en faveur des mineurs en lutte. Il fut interdit par la censure, suite à l'arrêté du 6 décembre 1948 qui soumettait les films non commerciaux à une censure préalable, ce qui permettait l'interdiction de la plupart des films militants alors produits par le PCF et la CGT. Pour éviter (en vain) la censure du film, Louis Daquin assumait la paternité de la réalisation et Roger Vaillant celle de son commentaire. »

CINÉ-ARCHIVES, FONDS AUDIOVISUEL DU PCF – MOUVEMENT OUVRIER ET DÉMOCRATIQUE

Afrique 50 de René Vautier

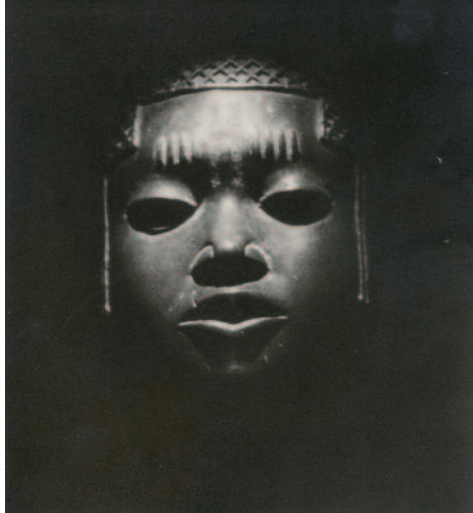
France/1950/noir et blanc/17'/DCP

commentaire : René Vautier

Documentaire consacré aux conditions de vie dans les villages des colonies françaises d'Afrique occidentale. À l'origine une commande de la Ligue française de l'enseignement, Vautier détourne le projet et filme avec rage, déclamant un texte quasi improvisé pour rendre compte des atteintes à l'homme perpétrées au nom des Français. Le film fut saisi et interdit, et René Vautier emprisonné.

« *Afrique 50* a été considéré par les historiens du cinéma comme le premier film anticolonialiste français. J'ai été condamné à l'époque à un an de prison pour l'avoir fait, alors qu'en 1996 on m'a tendu un tapis rouge à Beaubourg pour m'offrir une copie du film tirée aux frais de l'État. Il était devenu utile pour le prestige de la France de montrer que dès 1950, il y avait en France un sentiment anticolonialiste prononcé. »

RENÉ VAUTIER, *L'HUMANITÉ*, 16 JANVIER 2001



LES STATUES MEURENT AUSSI.

Nuit et Brouillard d'Alain Resnais

France/1955/noir et blanc/32'/35 mm

commentaire : Jean Cayrol, dit par Michel Bouquet

« C'est à Alain Resnais que le producteur Anatole Dauman et le Comité international d'histoire de la Seconde Guerre mondiale confient le soin de réaliser un court métrage sur la déportation. Fin 1955, le film est tourné ; il s'appelle *Nuit et Brouillard*, mais il a des problèmes avec la censure. Le représentant du ministère de la Défense exige une coupe : la disparition d'un képi de gendarme qui rappelait que les gardes des Juifs incarcérés à Pithiviers avant d'être livrés aux Allemands pour la "solution finale" étaient des gendarmes français. »

RENÉ VAUTIER, *CAMÉRA CITOYENNE – MÉMOIRES*, ÉDITIONS APOGÉE 1998

Les statues meurent aussi d'Alain Resnais et Chris Marker

France/1953/noir et blanc/30'/35 mm

commentaire : Chris Marker, dit par Jean Négroni

« Alain Resnais avait réalisé ce film avec Chris Marker à la demande d'une petite maison d'édition qui tentait de faire comprendre la vie d'un continent, son passé, ses apports à la culture du monde : Présence Africaine. Le film se termine, le commanditaire en est parfaitement satisfait, le producteur est aux anges... et la censure interdit le film. Pourquoi ? Ni le réalisateur Alain Resnais, ni le commentateur Chris Marker n'en sauront jamais rien. Pendant plus de dix ans, ils présenteront des versions sur lesquelles ils auront modifié ceci ou cela... à chaque fois le même refus de la commission de censure. »

RENÉ VAUTIER, *CAMÉRA CITOYENNE – MÉMOIRES*, ÉDITIONS APOGÉE, 1998

René Vautier et les trois A (anticolonialisme, anti-impérialisme et antiracisme)

Séance présentée par **Tanguy Perron**, historien,
chargé du patrimoine audiovisuel à Périphérie

Le Glas de René Vautier

France/1964/noir et blanc/5'/Beta SP
commentaire : Djibril Diop Mambety

Film réalisé avec le ZAPU (Zimbabwe African Party for Unity) pour dénoncer la pendaison de trois révolutionnaires africains à Salisbury en Rhodésie du Sud. Le film est d'abord interdit en France, puis autorisé en 1965 parce qu'autorisé en Angleterre.

Les Trois Cousins de René Vautier

France/1970/couleur/20'/numérique
avec Mohamed Zinet, Farouk Derdour, Hamid Djellouli

Fiction tragique sur les conditions de vie de trois cousins algériens à la recherche d'un travail en France.

Le Remords de René Vautier et Nicole Le Garrec

France/1974/couleur/12'/numérique
avec Micheline Welter et René Vautier

Film sur le remords d'un réalisateur qui pendant la guerre d'Algérie, témoin d'un tabassage policier, trouve cent et une raison de ne pas en faire un film. D'après une nouvelle écrite en 1958, un film tourné et joué par René Vautier en 1974, puis intégré à *La Folle de Toujane*.

Techniquement si simple de René Vautier

France/1971/noir et blanc/15'/DCP

Un technicien coopérant se remémore son « travail technique » lorsque, durant le conflit algérien, il installait des mines qui tuent aujourd'hui encore de nombreux civils. Essai préalable au tournage d'*Avoir vingt ans dans les Aurès*.

La Caravelle de René Vautier

France/1970/noir et blanc/4'/Béta SP
avec Elizabeth Wierner

À cause du souvenir traumatisant de la guerre d'Algérie, une jeune institutrice française, qui enseigne en Tunisie, noue des rapports difficiles avec un orphelin algérien.

Séance présentée par **Noël Burch**, réalisateur,
critique, historien du cinéma

Red Hollywood de Thom Andersen et Noël Burch

États-Unis/1996/noir et blanc et couleur/2 h/VOSTF/DCP/inédit

Red Hollywood montre comment, malgré la chasse aux sorcières et la *blacklist* hollywoodienne, des artistes refusant de se soumettre ont réussi à exprimer leurs idées dans les films qu'ils ont écrits ou réalisés.

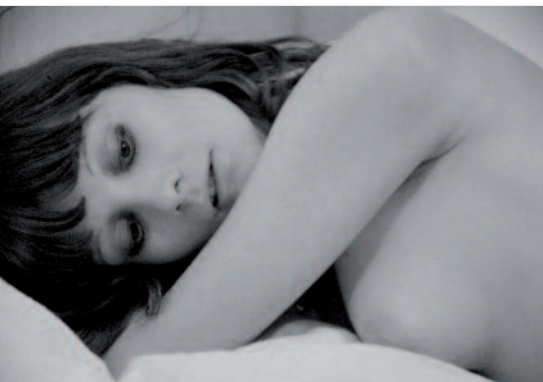
« Parmi les documentaires proprement dits, les plus intéressants sont aussi ceux qui adoptent un point de vue résolument partial. C'est le cas du *Red Hollywood* de Thom Andersen et Noël Burch, où le cinéma américain "de gauche" des années trente et quarante fait l'objet d'une réhabilitation argumentée, de larges extraits à l'appui – quitte à oublier le Kazan du *Mur invisible*, pour caser un peu hâtivement *Sur les quais* dans le cinéma de propagande anticomuniste... »

NOËL HERPE, *POSITIF* N° 431, JANVIER 1997



JOHNNY GUITAR DANS RED HOLLYWOOD.

Signature avec **Noël Burch**
à la librairie **Folies d'Encre**



LA FEMME-BOURREAU.

écran **2** | samedi **6** Février **18:00**

Séance suivie d'une rencontre avec
Jean-Denis Bonan, réalisateur, **Claude Merlin**,
comédien, et **Daniel Laloux**, musicien et comédien

Tristesse des anthropophages de Jean-Denis Bonan

France/1966/noir et blanc/23'/DCP

avec Bernard Letrou, Nicole Romain, Jean-Denis Bonan

Dans un monde où tout est interdit sauf ce qui est obligatoire, un homme qui travaille dans un bien étrange fast-food se souvient de sa vie. Film interdit par la censure en 1967.

La Femme-bourreau de Jean-Denis Bonan

France/1968/noir et blanc/1 h 10'/DCP

chansons : Daniel Laloux

avec Claude Merlin, Solange Pradel, Myriam Mézières, Jackie Raynal

Après l'exécution d'une tueur en série de prostituées, des meurtres similaires se produisent à nouveau à Paris. La police traque une mystérieuse jeune femme que la presse a surnommée "la sadique de Pigalle". Une longue course poursuite s'engage.

« *La Femme-bourreau* est une œuvre d'une modernité exemplaire et, par-delà son lyrisme échevelé, d'une implacable sécheresse stylistique. On songe à la Nouvelle Vague dans ce qu'elle a eu de meilleur (caméra à l'épaule, décors naturels, ruptures de registres, montage désinvolte), aux premières réalisations de Bénézetraf (usage moite de l'érotisme) et aux productions Zanzibar (longueur des plans, refus de la linéarité narrative). Ce qui est épataant, c'est que ce brassage incessant ne bascule jamais dans le foutoir. [...] Le film de Jean-Denis Bonan, tourné en 1968, a dormi quarante-sept ans dans ses boîtes. Il était terminé en 2009 et sort en salle en 2015. Ouf! »

JEAN-PIERRE BOUYXOU, *SINÉ MENSUEL* N° 40, MARS 2015

écran **1** | samedi **6** Février **18:30**

Séance suivie d'une rencontre avec
Bahman Ghobadi

Les Chats persans

Kasi az gorbeyaye irani khabar nadareh
de **Bahman Ghobadi**

Iran/2009/couleur/1 h 41'/VOSTF/35 mm

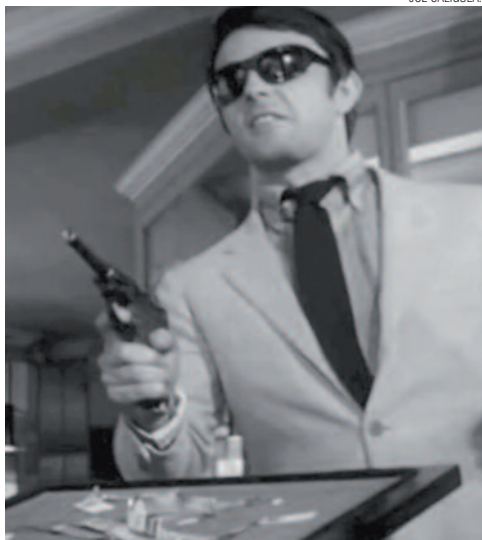
avec Ashkan Koshanejad, Negar Shaghaghii, Hamed Behdad

Des jeunes rockers iraniens décident de donner un ultime concert avant de quitter l'Iran. S'ensuit un jeu de cache-cache permanent avec le système totalitaire iranien qui prétend régir chaque aspect de la vie quotidienne. À pied comme à moto, les "chats persans" se faufilent dans les recoins de Téhéran, là où leur art pourra être entendu et ne sera pas considéré comme un crime.

« Toute sa vie de cinéaste, Bahman Ghobadi l'a passée à lutter. Ses films précédents, *Un temps pour l'ivresse des chevaux* et *Les tortues volent aussi*, cibles de la censure, ont été sabordés, interdits, diffusés sous le manteau. *Les Chats persans* est né de cette colère, de ce désespoir. Tourné à la sauvette, en dix-sept jours, ce film magnifique respire l'urgence : il s'agit de célébrer une génération sacrifiée, à la vitalité et au talent ébouriffants, en dépit des menaces et des brimades... De rues surpeuplées en improbables repaires émerge, peu à peu, une autre ville, bouillante, créative, secrètement irriguée – comme un défi de la dictature – par la pop et le rap. »

CÉCILE MURY, *TÉLÉRAMA*, 16 DÉCEMBRE 2009

JOË CALIGULA





HAUT LES MAINS !

samedi **6** février

20:00

Signature avec **Jean-Denis Bonan**

dans le hall de L'Écran en partenariat avec **Hors-circuits**

écran **1** | samedi **6** février

21:00

Séance suivie d'une rencontre avec
Jerzy Skolimowski, réalisateur,
animée par **Christophe Kantcheff**,
rédacteur en chef de *Politis*

Haut les mains !

Rece do góry
de **Jerzy Skolimowski**

Pologne/1967-1981/noir et blanc et couleur/1 h 16/VOSTF/DCP
avec Jerzy Skolimowski, Joanna Szczepkiewicz, Tadeusz Mommnicki

Cinq jeunes gens se retrouvent dix ans après la fin de leurs études de médecine à bord d'un train de marchandises. Ils y évoquent leur passé commun du temps où le stalinisme implacable régentait la Pologne. Ils avaient été chargés d'accoler des panneaux de papier pour édifier un immense portrait du « père des peuples » à l'occasion du défilé annuel du 1^{er} mai et, à la surprise générale, le despote avait été affublé de deux paires d'yeux.

« *Haut les mains !* est, selon l'expression de son auteur, "un hurlement muet, une provocation destinée à trente-deux millions de Polonais sur tout ce qui va mal". C'est aussi une farce macabre dansée au bord du gouffre, un braquage ultime des grands mythes nationaux polonais et des médiocrités contemporaines. Sa radicalité esthétique, son nihilisme politique, sont une gifle retentissante lancée à la face du pouvoir communiste. [...] Sélectionné au festival de Venise, le film est aussitôt arraisonné par les autorités et interdit d'exploitation. Saisissant la balle au bon, Skolimowski prend alors la tangente et quitte le pays, tandis que *Haut les mains !*, film orphelin, plonge dans un profond sommeil. »

JACQUES MANDELBAUM,

JERZY SKOLIMOWSKI – SIGNES PARTICULIERS, YELLOW NOW, 2013

écran **2** | samedi **6** février **20:45**

Séance présentée par **Éric Le Roy**, chef du service accès, valorisation et enrichissement des collections aux Archives françaises du film – CNC, président de la Fédération internationale des Archives du film, FIAF

Joë Caligula de José Bénazéraf

France/1966/noir et blanc/1 h 32/35 mm
avec Gérard Blain, Jeanne Valérie, Ginette Leclerc

Un jeune chef de gang, las de Marseille, se décide à monter vers Paris, accompagné de ses truands et de sa jeune sœur. Pour se débarrasser des gangsters locaux, il séduit la veuve d'un ancien caïd et lui soutire des renseignements : la réponse des voyous parisiens ne se fera pas attendre.

« En juin 1966, *Joë Caligula* était sorti au Napoléon, dans deux salles sur les Champs et trois au Quartier latin. Pour une fois, un de mes films avait une sortie décente et le mercredi de la sortie, je reçois un avis d'Yvon Bourges m'informant que le film était interdit par la commission de contrôle. Raisons obscures car ce n'était pas pour des scènes érotiques, il n'y en avait pas. [...] *Caligula* est un film marlowien : complètement linéaire et très pur, il a une tenue entière sur une note et c'est toujours la même note, une note assez aiguë. »

JOSÉ BÉNAZÉRAF, *LES INROCKUPTIBLES*, 5 MARS 1997



LE CRI DE LA CHAIR, DANS ANTHOLOGIE DES SCÈNES INTERDITES.

La pornographie, un imaginaire sous surveillance

France, début des années 1970 : de *Désaxées* en *Amazones de la luxure*, un genre érotique soft s'affirme, repoussant toujours plus les limites tolérées par la censure. En 1974, Valéry Giscard d'Estaing accède à la présidence quand, sur les écrans, triomphent des *Jouisseuses* qui ne simulent plus. « *Des sexes gigantesques en action* », s'étranglent les censeurs horrifiés. Il faut endiguer la menaçante pornographie hard. « *Peut-on exposer les citoyens à la vision de scènes troublantes pour leur subconscient, dangereuses pour l'harmonie des relations au sein du couple, de la famille et de la société, même si exceptionnellement elles sont entourées d'un environnement artistique dans lequel leurs créateurs cherchent leur justification ?* » s'interroge Jean Bichat, député républicain, lors des débats parlementaires. Fin 1975, la loi X est votée, pressurant fiscalement ce genre sans com-

plexe, le stigmatisant d'une lettre infamante, le ghettoisant dans des salles spécialisées. Même classées X, les représentations du sexe dans le porno continuent d'irriter les paternalistes censeurs, qui tentent de définir des degrés « acceptables », réclament des coupes, menacent d'interdictions totales.

Anthologie des scènes interdites (1975) permet à José Bénazéraf de condenser et commenter toute son œuvre, entamée en 1961, depuis les premiers strips en noir et blanc jusqu'aux tranches d'orgies pulsatoires de 1975, quinze ans d'indépendance et de provocations à la censure. L'orgueilleux José n'est pas pour autant la victime la plus flamboyante de la bêtise institutionnelle. Sous la pression de cent vingt associations réunies par un Comité de liaison pour la dignité humaine, *L'Essayeuse* (1975) ixée de Serge Korber fut de surcroît condamnée à la destruc-

tion pour « outrage aux bonnes mœurs ». « *Je n'ai pas vu L'Essayeuse*, avoue la secrétaire du Comité, *mais on nous l'a indiqué et j'en ai la description : on y voit, paraît-il, des échanges de partenaires et des gens qui se lèchent.* » Elle n'a pas tort. Mais disons aussi que l'œuvre remet en cause les vertus de la libération sexuelle et glisse vers le malaise existentiel ; la comédie de mœurs se mue en allégorie fantastique, d'une gravité tragique. Quelques cinéastes s'aventurent dans le porno gay, traumatisant encore plus la Commission de contrôle qui juge leurs films *immondes, écœurants et répugnants*. Pour elle, l'homosexualité masculine relève de la pathologie. Tourné en 1977 dans les milieux gays de New York, avec une B.O. des Village People, *New York City Inferno* de Jacques Scandolari est l'un des films phares du genre, une quête désespérée et envoûtante entre naturalisme et fantas-

La Nuit du porno interdit

écran **2** | samedi **6** février **22:30**

Séance présentée par **Christophe Bier**,
acteur, réalisateur, historien, et critique de cinéma

Anthologie des scènes interdites de José Bénazéraf

France/1975/noir et blanc et couleur/1 h 24/35 mm/int. – 18 ans

Cinéaste de la politique et du désir, maintes fois censuré, José Bénazéraf revient sur les scènes interdites d'une quinzaine de ses films : scènes jugées pornographiques à l'époque, anticléricales ou politiques. Il commente sur un ton confidentiel, parfois attendri, ses propres images.

samedi **6** février

23:45

Signature avec **Rurik Sallé**
pour la revue *Distorsion*
dans le hall de L'Écran en partenariat
avec **Hors-circuits**

tique baroque. D'abord totalement interdit, *Maléfices pornos* (1976), même salement coupé, reste la magistrale transcription d'une folie. Son réalisateur formé à la spéléologie, Éric de Winter, descend sous terre, dans une carrière de la banlieue parisienne, pour y filmer en trois jours un couple dépravé torturant à mort ses victimes. « *En dépit de l'insigne médiocrité de la réalisation qui en assourdit l'effet, la Commission de contrôle a considéré que ce film déshonorant ne représentait pas seulement une atteinte à la personne humaine, mais un danger pour l'intégrité mentale et psychique d'une part importante du public même adulte.* » Nous voici prévenus...

CHRISTOPHE BIER,
COORDINATEUR DU DICTIONNAIRE
DES FILMS FRANÇAIS PORNOGRAPHIQUES
& ÉROTIQUES 16 ET 35 MM,
SERIOUS PUBLISHING, 2011

écran **2** | samedi **6** février **00:45**

Séance présentée par **Christophe Bier**,
acteur, réalisateur, historien, critique de cinéma,
et **Rurik Sallé**, rédacteur en chef du magazine
Distorsion

Distorsion

L'Essayeuse de Serge Korber

France/1976/couleur/1 h 30/35 mm/int. – 18 ans
avec Alain Saury, Isabeau de R, Pierre Danny

Étienne fait un jour la connaissance de Léna dans la boutique de frivolités qu'elle tient à Paris. Karine, la femme d'Étienne, menace Léna et lui impose un pacte : Léna devra lui insuffler toutes ses connaissances en matière de perversité.

Maléfices porno d'Éric de Winter

France/1978/couleur/1 h 01/35 mm/int. – 18 ans
avec Gilbert Servien, Laurence Legras, Manu Pluton

Un mari impuissant, stimulé par la lecture de *Meurtres vaudou*, rêve, l'espace d'une nuit, aux supplices qu'il inflige à trois jeunes femmes.

New York City Inferno de Jacques Scandolari

France/1977/couleur/1 h 36/16 mm/int. – 18 ans
avec Alain-Guy Giraudon, Bob Bleecker, John Houston, Bill Grove,
David Charles

Le 20 juin 1977, Paul quitte son ami Jérôme pour une semaine à New York. Il lui écrit tous les jours et dans sa dernière lettre, il lui annonce qu'il ne reviendra jamais. Jérôme à son tour part à New York à la recherche de Paul.



L'ESSAYEUSE.



MARÉE NOIRE, COLÈRE ROUGE.



DE BRUIT ET DE FUREUR.

écran 1 **dimanche 7 février** 10:00

Séance présentée par **Luisa Prudentino**,
sinologue, spécialiste du cinéma chinois,
professeure à l'INALCO

Platform Zhantai de Jia Zhangke

Chine/2000/couleur/2 h 35/VOSTF/35 mm
avec Hong Wei Wang, Zhao Tao, Jing Dong Liang

De 1979 à 1989, la vie d'une petite troupe de théâtre qui voit son mode de fonctionnement bousculé par les réformes économiques et politiques de la Chine. Uniquement rompu aux opéras maoïstes, le jeune Minliang doit composer avec l'arrivée soudaine de la *pop music* et de la propriété privée en Chine. Avec la fin des subventions d'État, l'avenir de la troupe est mis en péril.

« En 1998, *Xiao Wu*, *artisan pickpocket*, mon premier film, a été interdit en Chine. J'avais soumis le scénario de *Platform* à la censure, mais je n'avais pas eu de réponse, même pas de remarques. J'étais prêt à faire des modifications. À cause de l'interdiction de *Xiao Wu*, j'étais en plus interdit de tournage. Les provinces où j'ai tourné sont éloignées de Pékin, je suis né à Fenyang où se déroule une grande partie du film, j'y connais tout le monde, une grande partie des acteurs sont des amis d'enfance. J'ai pu tourner sans autorisations, on s'arrangeait. »

JIA ZHANGKE, *LE MONDE*, 29 AOÛT 2001

écran 2 **dimanche 7 février** 10:30

Les manuscrits ne brûlent pas Dast-neveshtehaa nemisoosand de Mohammad Rasoulof

Iran/2013/couleur/2 h 08/VOSTF/DCP/inédit

Un cercle d'écrivains envisage de mettre au jour un manuscrit relatant une tentative de meurtre collectif par l'État. Les services secrets s'acharnent alors sur ces rescapés fatigués par des années de résistance. Pour ces deux écrivains, tout l'arsenal répressif se met en marche et les bourreaux reprennent du service.

« Déjouant l'interdiction professionnelle prononcée à son égard par le régime iranien, Mohammad Rasoulof livre avec *Les manuscrits ne brûlent pas* une charge impitoyable envers les menées des services de sécurité contre les intellectuels récalcitrants. [...] Le film recèle tous les ingrédients du thriller, sauf qu'ici les enjeux sont bien différents. [...] Rasoulof perce, sans pathos mais avec force, l'opacité du système répressif, son efficace brutalité et aussi sa bêtise. D'une certaine manière, il fait apparaître l'obsession du régime iranien contre la force de réflexion [...] et en même temps l'importance de la résistance de la pensée. Le parallèle avec ce qui se passe pour certains cinéastes n'en est que plus évident. »

BERNARD NAVE, *JEUNE CINÉMA* N° 352, ÉTÉ 2013



BETTY BOOP CONFIDENTIAL.

écran **1** | **dimanche 7 Février** **13:00**

Séance présentée par **Luisa Prudentino**, sinologue, spécialiste du cinéma chinois, professeure à l'INALCO

Disorder Xianshi shi guoqu de weilai de **Huang Weikai**

Chine/2009/noir et blanc/59' / VOSTF/DCP/**inédit**

À partir d'images brutes de faits divers insolites ou cruels collectés auprès de journalistes et de vidéastes amateurs, le réalisateur Huang Weikai et son film *Disorder* nous plongent dans le chaos d'une société chinoise marquée par une urbanisation dévorante.

« *Disorder* est tout simplement une expérience qui peut être fascinante, solennelle, et même parfois choquante. Cela grâce aux juxtapositions joyeuses auxquelles se livre Huang Weikai. [...] Mais surtout, la force de *Disorder* réside dans les associations que le spectateur tire du matériel brut de Huang Weikai, la narration que l'on suppose, les moments extrêmement drôles ou même très tristes, si c'est ainsi qu'ils vous apparaissent [...] C'est un film qui aspire à la démocratie, qui désire parvenir à représenter la multitude. »

HUA HSU, *THE ATLANTIC*, 19 OCTOBRE 2010

écran **2** | **dimanche 7 Février** **14:15**

En rouge et vert

Séance présentée par **Tangui Perron**, historien, chargé du patrimoine audiovisuel à Périphérie

Marée noire, colère rouge de **René Vautier**

France/1978/couleur/1 h 05/DCP

16 mars 1978. Le pétrolier supertanker « Amoco Cadiz » coule au large de Portsall, petit port du Finistère nord. René Vautier dénonce les mesures dérisoires prises alors par les gouvernements, les intérêts financiers, le trafic des pétroliers et ceux des remorqueurs et le rôle des médias complices de cette politique. Face à cela, la colère du peuple breton et des élus locaux qui ne furent jamais consultés.

« Ce film n'a jamais été présenté au téléspectateur français. On nous a proposé de le passer à condition de couper les manifestations de ces Bretons qui critiquaient la télévision, la radio, les informations bidons. La télévision française ne s'autocritique pas et ne supporte pas les critiques des autres. [...] Les Bretons ont réellement ouvert une brèche par où les victimes ont pu obtenir des dédommagements sur le principe de "les pollueurs doivent payer". » RENÉ VAUTIER, 2009

Ciné-goûter

à partir de 5 ans

Betty Boop Confidential de Max et Dave Fleischer

États-Unis/1930-1995/couleur/1 h 24/VQ/35 mm

Un large visage enfantin, de grands yeux ronds aux cils ravageurs, un petit nez mutin, des lèvres sensuelles et des jambes de rêve : c'est Betty Boop, l'héroïne de dessins animés créée en 1930 par les studios Fleischer. Un mélange détonnant de jeunesse et de maturité dont le *journal intime* vous propose ici de revoir onze cartoons.

« La petite gironde à la jarrettière (jusqu'à ce que cet accessoire soit retranché par le code de censure en 1933), tient le haut du pavé de certains des épisodes les plus mémorables. [...] C'est, en effet, ce sentiment d'un "avant" à jamais disparu qui fait finalement la puissance de déflagration du personnage. Avant la grande cassure, qui allait renvoyer toute la puissance dérangeante de cet art singulier dans les marges "artistiques", bientôt seulement assumé par l'Europe de l'Est, de Trnka à Norstein. Tandis que tout le pouvoir serait concentré dans l'empire Disney, Max Fleischer et sa Betty représenteraient, eux, une "sauvagerie" ou tout simplement une liberté, dont on aura ensuite perdu le tempo dans l'univers du dessin animé. » JEAN-MICHEL FRODON, *LE MONDE*, 19 DÉCEMBRE 1997

L'amnistie et l'amnésie (une censure fort utile pour l'extrême droite française)

Séance suivie d'une rencontre avec **Tanguy Perron**, historien, chargé du patrimoine audiovisuel à Périphérie, et **Raphaëlle Branche**, professeure d'histoire à l'Université de Rouen

Le Fort du Conquet de René Vautier

France/1983/noir et blanc/7'/numérique

Images des archives de René Vautier détruites par un commando du Front national.

À propos de l'autre détail de René Vautier

France/1985/couleur/45'/Beta SP

Documentaire monté à partir de témoignages sur la torture de personnes ayant vécu la guerre. Certains témoins ont été torturés par Jean-Marie Le Pen. Ces témoignages vont aider à défendre en justice le journal *Canard enchaîné* en procès contre Jean-Marie Le Pen pour diffamation. Le film est projeté en 1985 lors du procès et certains témoins sont également venus soutenir le journal. Mais la loi d'amnistie de 1963 protège l'homme politique, interdisant l'utilisation d'images pouvant nuire à des personnes ayant servi pendant la guerre d'Algérie.

DISORDER.





RED ROSE.

écran **1** | dimanche **7** Février **16:15**

La Maison paternelle

Khaneh pedari
de Kianoush Ayari

Iran/2012/couleur/1 h 40/VOSTF/DCP/inédit

avec Ainaz Azarhoush, Mehran Rajabi, Nazanin Farahani,
Mehdi Hashemi

En 1929, pour sauver l'honneur de la famille, un homme tue sa fille et l'enterre dans la cave de sa maison. Cette tombe secrète jette son ombre sur plusieurs générations au sein de la famille jusqu'en 1996.

« Aussi bien producteur, réalisateur, scénariste, monteur et décorateur, Kianoush Ayari est une figure complète du cinéma iranien. [...] Présenté au festival de Venise en 2012 dans la section Orizzonti, *La Maison paternelle* porte un regard implacable sur la place des femmes dans la société iranienne de 1929 à 1996. [...] On pense au *Cœur révélateur* d'Edgar Poe ou comment une disparition marque en profondeur un lieu. Depuis sa réalisation, *La Maison paternelle* est interdit de diffusion en Iran. Le meurtre de la jeune fille est en effet jugé choquant par la morale religieuse. N'est-ce pas cette hypocrisie que dénonce le film ? » BAMCHADE POURVALI

écran **2** | dimanche **7** Février **18:00**

Séance en présence de Sepideh Farsi

Red Rose de Sepideh Farsi

France-Grèce-Iran/2014/couleur/1 h 27/VOSTF/DCP

avec Mina Kavani, Vassilis Koukalanis, Shabnam Tolouei

Téhéran, juin 2009, au lendemain de l'élection présidentielle usurpée. Le tumulte d'une ville qui tangué sous la « Vague verte » de contestation. Un appartement comme refuge. Un homme et une femme de deux générations différentes. Un téléphone portable et un ordinateur pour relayer les nouvelles de la révolte. Une histoire d'amour qui bouleversera le cours de deux existences.

« Sepideh Farsi est de la génération d'Ali, mais elle a gardé la flamme de Sara dans le cœur. Ce cinquième long métrage très engagé, où l'on voit une jeune femme nue et les cheveux épars vivre une sexualité sans contrainte, lui ferme définitivement les portes d'Iran qui ne sait pas quoi faire de cette jeunesse libre de corps et d'esprit, et dont elle a voulu se faire la porte-parole. Cependant, il ne s'agit pas pour elle de glorifier une génération pour fustiger l'autre. Elle se fait simplement l'écho d'un échange de regards et de points de vue, qui passe par divers états d'âme : la fascination, l'incompréhension, l'intérêt, la colère, le mépris, l'hypothèse d'un pardon. Aucune conclusion nette, aucun verdict, n'émergera au bout du compte de cette rencontre entre procès et romance, et il y a dans cette hésitation comme une réticence à l'espoir qui laisse un goût amer assez subtil, entre courage et désespoir. »

NOÉMIE LUCIANI, LE MONDE, 9 SEPTEMBRE 2015

écran **1** | dimanche **7** Février **18:15**

Séance suivie d'une rencontre avec
Jean-Claude Brisseau, réalisateur,
Fabienne Babe, comédienne,
et **François Négret**, comédien

De bruit et de fureur **de Jean-Claude Brisseau**

France/1988/couleur/1 h 35/DCP/int. – 12 ans
avec Vincent Gasperitsch, François Négret,
Bruno Cremer, Fabienne Babe

À la mort de sa grand-mère, Bruno, un adolescent de quatorze ans, revient vivre à Bagnolet. Dans une classe où tous ont les mêmes difficultés scolaires, il fait la rencontre de Jean-Roger, terreur du CES. À son contact, Bruno devient de plus en plus violent.

« Tous les personnages ici font l'objet du même respect religieux et sont regardés avec la même compréhension, la même force amoureuse. « Tout homme naît avec des instincts que seule peut maîtriser non pas la volonté, mais une grâce particulière... Il n'est pas un coupable, pas un ! Je les absous tous », écrivait Shakespeare. Et qu'importe la laideur des HLM si la compréhension et la tendresse y trouvent refuge ? À quoi bon refuser l'école si une princesse-institutrice attend l'enfant abandonné aux marches du palais ? Qu'importe la terre si noire, le ciel si sombre, s'il reste une parcelle d'amour ? Et le don des larmes. » JEAN-CLAUDE GUIGUET, *ÉTUDES*, JUIN 1988

DE BRUIT ET DE FUREUR.



écran **2** | dimanche **7** Février **20:00**

Séance suivie d'une table ronde

Iran : quelles réponses face à la censure ?

avec **Sepideh Farsi**, **Bahman Ghobadi**,
Mehran Tamadon, cinéastes,
animée par **Sonia Kronlund**,
journaliste et productrice à France Culture

Ceci n'est pas un film

In film nist
de Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb

Iran/2011/couleur/1 h 15/VOSTF/DCP
avec Jafar Panahi

Depuis des mois, Jafar Panahi attend le verdict de la cour d'appel de Téhéran, alors qu'il est sous le coup d'une condamnation à six ans de prison et vingt ans d'interdiction de travailler. À travers la représentation d'une journée dans la vie de Jafar Panahi, Jafar et un autre cinéaste iranien, Mojtaba Mirtahmasb, nous proposent un aperçu de la situation actuelle du cinéma iranien.

« Nos problèmes sont nos fortunes. »

La compréhension de ce paradoxe prometteur nous invite à ne pas perdre l'espoir et à poursuivre notre chemin. Les problèmes plus ou moins sérieux persistent partout dans le monde ; cependant, notre devoir nous incite à ne point céder et à chercher des solutions. Le fait d'être en vie et le rêve de garder le cinéma iranien en vie nous encouragent à dépasser les restrictions actuelles du cinéma iranien.

Les merveilleuses possibilités du cinéma d'aujourd'hui ne laissent aucune excuse aux cinéastes sans production. L'absence révélatrice de l'art aide l'artiste à vaincre les problèmes mais aussi à transformer toutes limitations en sujet de travail artistique à travers le procès de la création. Une désagréable réalité s'est imposée au cinéma et aux cinéastes iraniens aujourd'hui ; cette réalité, toute passagère qu'elle soit, nous contraint de la regarder en face et d'essayer de dépeindre ses réflexions dans nos propres existences. »

JAFAR PANAHİ ET MOJTABA MIRTAHMASB, 5 MAI 2011

écran **1** | **dimanche 7 février 20:30**

Séance suivie d'une rencontre
avec **Gerard Soeteman**, scénariste,
animée par **Catherine Bizern**, programmatrice

La Chair et le sang *Flesh and Blood* de **Paul Verhoeven**

États-Unis/1985/couleur/2 h 06/VOSTF/35 mm/int. – 12 ans
avec Rutger Hauer, Jennifer Jason Leigh, Tom Burlinson

Au cœur de l'Europe, au XVI^e siècle, une bande de mercenaires est lésée par le seigneur Arnolfini. Livrés à eux-mêmes et avides de vengeance, les brigands errent sans but dans la région. Ils enlèvent et violent la promise de Stephen, le fils d'Arnolfini, avant de semer la terreur.

« La chair et le sang ne sont pas seulement étalés bien visiblement sur l'écran, ils sont l'étoffe dont les personnages sont faits. De vrais personnages. Cela fait, avec des visions d'horreur, et dans un univers ultraviolent et sexuel de BD "pour

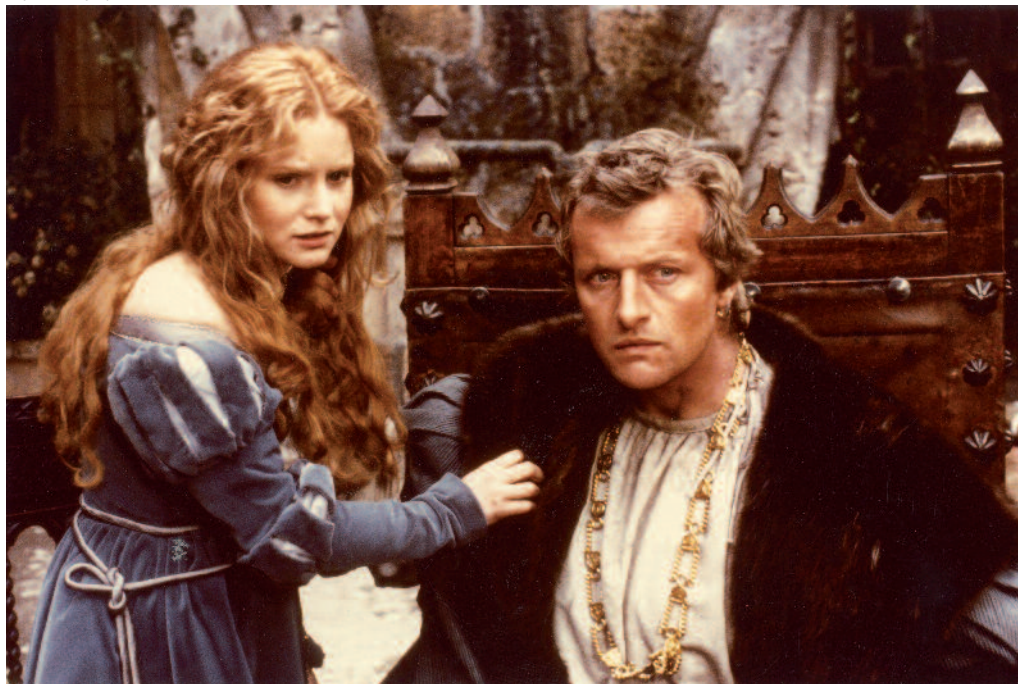
adultes", un film optimiste, humain, *réellement* anti-puritan. À cela contribue beaucoup un scénario vraiment magnifique, où chaque geste, chaque situation, porte et résonne, parce qu'il a des racines dans le passé et des branches dans le futur. »

MICHEL CHION, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 377, NOVEMBRE 1985

« *La Chair et le sang* est un film d'aventures. Il s'agit également d'une description authentique du début du XVI^e siècle. Mais nous avons choisi de n'utiliser que les éléments de cette époque qui sont toujours d'actualité : nous avons voulu faire du film un "miroir". Donc, sous la surface du film d'aventures, l'on découvre une autre couche où l'on mène une guerre biologique, où l'on utilise des bazookas, où l'on établit des principes communistes. »

PAUL VERHOEVEN, *ÉCRAN FANTASTIQUE* N° 62, NOVEMBRE 1985

LA CHAIR ET LE SANG.





LA VIE DE BRIAN.

écran **1** **lundi 8 Février** **13:45**

Un tramway nommé Désir

A Streetcar Named Desire d'Elia Kazan

États-Unis/1951/noir et blanc/2h 05/VOSTF/DCP
avec Marlon Brando, Vivien Leigh, Kim Hunter

Après une longue séparation, Blanche Dubois vient rejoindre sa sœur, Stella, à La Nouvelle-Orléans. Celle-ci vit avec son mari, Stanley, ouvrier d'origine polonaise, dans le vieux quartier français. Stanley n'apprécie guère les manières distinguées de Blanche et cherche à savoir quel est le véritable passé de sa belle-sœur.

« Avec son adaptation cinématographique de la pièce de Tennessee Williams, qu'il avait montée sur scène, *Un tramway nommé Désir* (1951), Elia Kazan ouvre une brèche dans le code de production hollywoodien. En accord avec Martin Quingley, un "Chevalier de l'Église", corédacteur du code Hays, Jack Warner avait ordonné un certain nombre de coupes pour éviter d'être classé "C" et soumis aux inévitables mutilations qu'ordonneraient les différents États du pays. "Il y avait une dizaine de coupures, qui visaient à changer l'histoire de Stella, la sœur de Blanche et l'épouse de Stanley, de sorte que ce soit désormais 'celle d'une fille respectable qui est attirée par son mari comme il sied à une fille respectable'." »

JEAN-LUC DOUIN, DICTIONNAIRE DE LA CENSURE AU CINÉMA, QUADRIGE/PVF, 2011

écran **2** **lundi 8 Février** **14:00**

La Vie de Brian

Life of Brian des Monty Python

Royaume-Uni/1979/couleur/1 h 34/VOSTF/35 mm
avec Eric Idle, Terry Gilliam, John Cleese, Graham Chapman, Terry Jones

En l'an zéro, quelque part en Galilée, Mandy et son bébé Brian reçoivent la visite de trois Rois mages qui se sont trompés d'étable. Quelques années plus tard, Brian – qui a grandi – est confondu avec le Messie par la foule.

« Considérée par certains comme l'une des plus grandes comédies de tous les temps, l'histoire de Brian Cohen, pris à tort pour le Messie, connaît une sortie controversée. Écrit par les Monty Python et produit par George Harrison, le film est jugé "*blasphématoire*" en 1980. Malgré un immense succès mondial, il est interdit des écrans (huit ans en Irlande) ou classé X dans plusieurs localités britanniques. Il est censuré pendant un an en Norvège et les distributeurs suédois en profitent pour annoncer un film "*tellement drôle que les Norvégiens ont dû l'interdire*". Le film ne fut pas distribué en Italie avant 1990, et n'est sorti à Jersey qu'en 2001 mais interdit au moins de 18 ans... »

ALEXANDRE GEFEN ET GABRIELA TRUJILLO, *MARIANNE* N° 976-977,
24 DÉCEMBRE 2015 – 7 JANVIER 2016



BLISSFULLY YOURS.

écran **2** | **lundi 8 Février**

15:45

Blissfully Yours

Sud Sanaeha

d'Apichatpong Weerasethakul

Thaïlande/2002/couleur/2 h 05/VOSTF/35 mm

avec Kanokporn Tongaram, Min Oo, Jenjira Jansuda

Rong, jeune Thaïlandaise, est tombée amoureuse de Min, un immigré clandestin birman. Elle paie Orn, une vieille femme, pour prendre soin de Min, pendant qu'elle cherche un endroit où ils pourront vivre leur bonheur. Un après-midi, Min emmène Rong pique-niquer dans la jungle, où ils se sentent libres d'exprimer leur amour.

« Reste le problème de la censure : on ne badine pas avec la nudité en Thaïlande, où des films comme *Showgirls*, de Paul Verhoeven, deviennent méconnaissables une fois soumis aux interdictions en vigueur. *“On voit au cinéma des scènes extrêmement violentes qui ne préoccupent personne, alors que je ne montre que des choses extrêmement simples”*, déplore Apichatpong dont le film comporte plusieurs scènes d'amour essentielles à sa cohérence. Le réalisateur se dit prêt à accepter un cache noir sur ses images, tout en gardant le son, manière pour lui de signifier sa protestation. Mais pas question de couper les scènes. »

BRICE PEDROLETTI, *LE MONDE*, 8 OCTOBRE 2002

écran **1** | **lundi 8 Février**

16:00

La Religieuse de Jacques Rivette

France/1965/couleur/2 h 15/35 mm

avec Anna Karina, Liselotte Pulver, Micheline Presle, Francine Bergé, Francisco Rabal

Au XVIII^e siècle, Suzanne Simonin est cloîtrée par ses parents dans un couvent. Elle trouve un peu de réconfort auprès de la Mère supérieure, mais celle-ci meurt peu après, et est remplacée par une femme sadique qui ne cesse de brimer Suzanne.

« Ce qui est plus que tout scandaleux, à notre sens, ce n'est pas seulement que l'on brime, bafoue, foule aux pieds la plus sévère des libertés, celle de l'art [...] : c'est que l'État [...] en qui devrait résider toute Justice, toute Impartialité, tout Honneur, s'identifie délibérément par ce geste d'interdiction électorale à un parti politique, s'abaisse à ce rang peu reluisant, avouant ainsi, s'il en fallait encore une preuve, son vrai visage, totalitaire. Mais il y a aussi que la mise au secret par un ministre UNR de *Suzanne Simonin*, la *Religieuse* de Denis Diderot et de Jacques Rivette est l'un des nouveaux échelons gravés par le gouvernement dans son escalade pour éliminer le cinéma français indépendant. Alors que l'ORTF se libéralise chaque jour d'avantage [...], que la publicité se déchaîne sexuellement, le cinéma français n'a toujours pas le droit de parler des Français aux Français et aux autres. [...] Cher Alain Resnais il faut changer le titre de votre film : *La guerre commence*. »

ÉDITORIAL D'AVRIL 1967 DES CAHIERS DU CINÉMA CENSURÉ

Séance présentée par **Xavier Magot**, journaliste, critique et réalisateur

Mais ne nous délivrez pas du mal de Joël Séria

France/1971/couleur/1 h 42/35 mm/int. – 16 ans

avec Jeanne Goupil, Catherine Wagener, Bernard Dhéran, Michel Robin

Anne et Lora sont deux jeunes adolescentes élevées dans un pensionnat religieux. Filles de nobles, elles s'adonnent à diverses lectures perverses, contraires à la bienséance. En vouant un véritable culte à Satan, elles répandent le mal autour d'elles.

« Aucune innocence chez ces petites filles modèles. Elles savent ce qu'elles font et, si elles vont au bout de l'escalade dans le crime, c'est poussées par une soif d'absolu qui est la vraie marque de leur jeunesse. [...] L'écriture "blanche" de Joël Séria, c'est-à-dire le classicisme paisible avec lequel il soigne ses images, la sagesse "bien élevée" de la mise en scène, en évitant le piège de la grand-guignolade, aiguise la puissance subversive de ce film luciférien. *Mais ne nous délivrez pas du mal*, dans l'exploration de nos gouffres, laisse loin derrière lui tous les films prétendus sadiques ou sadiens, et que leur ridicule désamorce. »

JEAN-LOUIS BORY, *LE NOUVEL OBSERVATEUR* N° 379, 2 FÉVRIER 1972



MAIS NE NOUS DÉLIVREZ PAS DU MAL.



INSIANG.

Insiang de Lino Brocka

Philippines/1976/couleur/1 h 35/DCP (copie restaurée numériquement)

avec Hilda Koronel, Mona Lisa, Ruel Vernal

Dans les bidonvilles de Manille, la jeune Insiang survit tant bien que mal en tant que blanchisseuse. Un jour, sa mère ramène à la maison un amant plus jeune qu'elle. Petit voyou, gigolo notoire, ce dernier ne tardera pas à avoir des vues sur Insiang. Violée, Insiang va alors chercher à se venger : contre la violence masculine, contre la violence du monde du travail.

« Depuis toujours, je voulais réaliser un film sur la violence engendrée par la surpopulation en milieu urbain. J'ai appris que, suite aux inondations de 1974, on allait raser certains taudis pour y construire des immeubles modernes et y reloger les habitants. Je me suis mis alors à imaginer une jeune fille vivant dans l'un de ces immeubles et redécouvrant toutes les tares sociales qu'elle avait essayé de fuir. Je n'inventais rien : j'avais lu dans un livre de F. Landa Jocano comment les habitants des taudis étaient soumis à des menaces, à des pressions de la part de "parrains" au petit pied. Et les locataires des nouveaux immeubles m'avaient confirmé que ce système avait survécu. [...] La censure a refusé le scénario, je me suis donc rabattu sur mon expérience. »

LINO BROCKA, *LE MONDE*, 24 MAI 1978

En partenariat avec la **Société des réalisateurs de films (SRF)**

la | s | r | f |
société des
réalisateurs
de films

La censure n'existe pas d'André S. Labarthe

France/1994/couleur/8'/numérique

Tourné à l'époque où certaines librairies françaises refusaient de présenter le livre de Jacques Henric, *Adorations per pétuelles*. La couverture du livre reprenait la célèbre peinture de Courbet, *L'Origine du monde*.

L'Âge d'or de Luis Buñuel

France/1930/noir et blanc/1 h 01/DCP

avec Gaston Modot, Lya Lys, Max Ernst, Josep Llorens i Artigas

Dans une île aux abords rocaillieux, des bandits végètent dans une misérable cahute. Arrive une délégation de notables, conviés à la pose de la première pierre d'une ville : Rome. Non loin de là, un couple fait l'amour.

« Dans un tel amour existe bien en puissance un véritable âge d'or en rupture complète avec l'âge de boue que traverse l'Europe et d'une richesse inépuisable en possibilités futures. » ANDRÉ BRETON, *L'AMOUR FOU*, 1937

Table ronde à l'issue de la projection, avec **Céline Sciamma**, réalisatrice, co-présidente de la SRF, **Agnès Tricoire**, avocate à la cour, spécialiste de la propriété intellectuelle, **Dork Zabunyan**, professeur en cinéma à l'Université Paris 8, **André S. Labarthe**, critique, producteur et réalisateur, animée par **Philippe Rouyer**, critique à *Positif*

Quelle censure en France aujourd'hui ?

Pourquoi la censure ? Depuis son apparition, la censure au cinéma ne fait que rejouer la tyrannie des tabous sur l'image animée. La censure, à travers les pays et les époques, a su prendre des formes différentes et il serait faux de croire qu'elle a aujourd'hui disparu. Au contraire, elle semble même regagner du terrain en France, preuve en est la récente et surprenante interdiction d'exploitation de *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche. Nous reviendrons sur les modalités d'une censure aux visages toujours multiples. Nous essayerons aussi de délimiter les contours d'une censure contemporaine : qui décide quoi ? Quelle différence entre la censure du cinéma et celle des autres formes artistiques ? Quelles œuvres et pour quel public ?

Séance suivie d'une rencontre avec **Gerard Soeteman**, scénariste, animée par **Catherine Bizern**, programmatrice

Spetters de Paul Verhoeven

Pays-Bas/1980/couleur/2 h 02/VOSTF/

DCP/int. — 12 ans/**version intégrale inédite**

avec Hans Van Togeren, Renée Soutendijk, Too Agterberg, Maarten Spanjer

Les destins de Reen, Eef et Hans, trois amis d'enfance et inconditionnels de moto-cross qui aimeront la même femme, la platurouse Fientje.

« *Spetters* atteste une remarquable constance de l'inspiration et du style chez Paul Verhoeven. L'obsession de la religion est au rendez-vous, comme la violence, teintée de dérision. L'érotisme, radicalement hard, pulvérise les barrières habituelles du film de consommation courante, sans jamais paraître plaqué. Misanthrope virulent et pessimiste, Verhoeven livre sa vision du monde avec le naturel de l'évidence, échappant aux écueils du misérabilisme. »

GÉRARD LENNE, *IMAGE ET SON*, SAISON N° 92

LA JEUNE FILLE.





SPETTERS.

écran **2** | **mardi 9 février** | **13:30**

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**, maître de conférences en cinéma à l'Université Paris 8

La Vérification Proverka na dorogakh d'Alexeï Guerman

URSS/1971/noir et blanc/1 h 37/VOSTF/35 mm
d'après les récits de guerre de Iouri Guerman
avec Vladimir Zamanski, Rolan Bykov, Anatoli Solonitsyne,
Oleg Borissov

Hiver 1942, dans le nord-est de la Russie, occupé par les troupes nazies. Lazarev, un prisonnier russe, passé à l'ennemi, se rend aux partisans. Le lieutenant Lokotkov et le commandant Pétouchkov s'opposent : l'un serait enclin à lui faire confiance, l'autre pas. La question sera tranchée lorsque, pour les besoins d'une opération délicate, Lazarev doit infiltrer l'ennemi.

« Le premier film de Guerman réalisé seul, *La Vérification*, est déjà un chef-d'œuvre et un grand film de guerre. Cette histoire de trahison et de duplicité durant l'hiver 42, sous l'occupation nazie, très critique à l'égard de Staline déplut profondément à la censure soviétique et fut interdite d'exploitation jusqu'en 1985. On se souvient d'un film au formalisme impressionnant, parsemé d'images fortes comme cette mitrailleuse brûlante jetée à terre par un soldat après le combat et faisant fondre la neige autour d'elle. »

OLIVIER PÈRE, ARTE.TV, 23 FÉVRIER 2013

écran **1** | **mardi 9 février** | **14:00**

La Jeune Fille Den Muso de Souleymane Cissé

Mali/1975/noir et blanc et couleur/1 h 28/VOSTF/35 mm
avec Dounamba Dany Coulibaly, Balla Moussa Keita,
Oumou Diarra, Fanta Diabate

Sékou est renvoyé de l'usine parce qu'il a osé demander une augmentation. Chômeur, il sort avec Ténin, une jeune fille muette, sans savoir qu'elle est la fille de son ancien patron, Malamini Diaby. Ténin, violée par Sékou lors d'une sortie entre jeunes, se retrouve enceinte. Elle est alors confrontée brutalement à la morale de sa famille, et à la lâcheté de Sékou, qui refuse de reconnaître l'enfant.

« En 1975, Souleymane Cissé réalise son premier long métrage, en bambara, *Den Muso*. Il a ainsi expliqué sa démarche : "J'ai voulu exposer le cas des nombreuses filles-mères rejetées de partout. J'ai voulu mon héroïne muette pour symboliser une évidence : chez nous, les femmes n'ont pas la parole." Non seulement le film est interdit par le ministre malien de la Culture mais Souleymane Cissé est arrêté et emprisonné pour avoir accepté une coopération française. Le brûlot restera interdit pendant trois ans et n'obtiendra son visa d'exploitation qu'en 1978. »

MICHEL THERA, ATELIER DES MÉDIAS - RFI, 26 FÉVRIER 2013



Z32

écran **1** | **mardi 9 Février**

16:15

Redacted, revu et corrigé **Redacted** **de Brian De Palma**

Canada—États-Unis/2007/couleur/1 h 30/VOSTF/35 mm/int. — 12 ans
avec Izzy Diaz, Rob Devaney, Ty Jones

Histoire fictive mais inspirée de faits réels, *Redacted, revu et corrigé* met en scène la vie de jeunes soldats américains postés à Samarra en Irak. À travers webcams et caméras de surveillance, les points de vue se succèdent et permettent de confronter l'expérience de ces soldats, de journalistes avec celle de la population locale.

« *Redacted, revu et corrigé* est une mosaïque d'images présentées comme venant de sources diverses. Images vidéo filmées par les militaires, caméras de surveillance, court métrage documentaire, images postées sur Internet, images tournées par des combattants d'Al-Qaïda. Tout se passe comme si le cinéaste prenait désormais en compte l'éclatement des sources, la disparition d'un centre d'émission des informations du monde soumises au régime d'une apparente ubiquité et simultanéité. »

JEAN-FRANÇOIS RAUGER, *LE MONDE*, 20 FÉVRIER 2008

écran **2** | **mardi 9 Février**

16:30

Z32 d'Avi Mograbi

Israël/2008/couleur/1 h 21/VOSTF/35 mm

Un ex-soldat israélien a participé à une mission de représailles dans laquelle deux policiers palestiniens ont été tués. Le soldat témoigne volontairement devant la caméra tant que son identité n'est pas dévoilée. Sa petite amie soulève des questions qu'il n'est pas encore capable d'affronter. Le cinéaste, tout en cherchant la solution adéquate pour préserver l'identité du soldat, interroge sa propre conduite politique et artistique.

« Le réalisateur choisit de reconfigurer progressivement, par un trucage numérique, le visage de son personnage. La première étape de cette métaphore est à mi-chemin du flou-montage et du masque grec. Deux yeux et une bouche, formant cratères, dans le halo cotonneux de la tête. Parallèlement, Avi Mograbi et quelques instrumentistes réunis dans son salon figurent un chœur qui met en chanson les incertitudes déontologiques et méthodologiques du cinéaste. On est ici dans un théâtre antique de poche qui interroge la réalité israélienne à l'aune de la tragédie grecque. Le masque du héros, dont la bouche évoque le sentiment d'impunité des commandos et le plaisir de l'action meurtrière, n'est autre que celui de la victime séculaire qu'il veut exorciser. Il est en même temps celui de la fatalité à laquelle il voudrait se soustraire. Jamais le destin tragique d'Israël n'aura été mieux figuré. »

JACQUES MANDELBAUM, *LE MONDE*, 18 FÉVRIER 2009

écran **1** | mardi **9** février

18:15

Tueurs nés Natural Born Killers d'Oliver Stone

États-Unis/1994/couleur/2h 02/VOSTF/DCP/

version intégrale inédite/int. — 16 ans

avec Woody Harrelson, Juliette Lewis, Robert Downey Jr,
Tommy Lee Jones

Mickey et Mallory, un jeune couple, s'embarquent dans une virée sanglante à travers les États-Unis, tuant tous ceux qui croisent leur route. Leur déchéance captive les médias et les deux monstres deviennent des stars.

« Je voulais situer les personnages dans leur paysage, qui est l'environnement hystérique des années 1990, la fin d'un siècle malade de violence. Ces jeunes-là sont insensibilisés aux conséquences de leurs actes. Je voulais filmer comme si j'étais dans leur cerveau. Ils trouvent drôle de tuer, et c'est ça que je montre. Ils changent de registre tout le temps, ils zap-pent la réalité. Alors, moi aussi. [...] Ce n'est pas une violence réaliste, c'est une bande dessinée. On me reproche la violence visuelle du film, pas ses idées. Pourtant, la vraie violence du film est là pour moi. J'ai dû me rendre à cinq reprises auprès du bureau de classification des films, l'organisme de censure américain. Ils m'ont fait faire 105 coupes, c'était débilitant. Ils ne me reprochaient rien en particulier, ni scène choc ni images précises. Devrai-je retirer de ce film tout le chaos qui l'anime? Comment faire? Le résultat final n'est pas celui que j'avais imaginé, mais il me convient quand même parce que j'ai réussi à préserver l'idée du film, son chaos justement. Cela dit, j'ai une copie de la version intégrale de *Tueurs nés*. »

OLIVER STONE, *LIBÉRATION*, 21 SEPTEMBRE 1994

TUEURS NÉS.



LE SEXE DES ANGES.

écran **2** | mardi **9** février

19:00

Séance en présence de **Lionel Soukatz**

Bouts tabous de Lionel Soukatz

France/1979-2000/couleur/16'/35 mm/int. — 18 ans

Montage des images censurées du film *Race d'Ep* de Lionel Soukatz, film militant tourné en 1979 et basé sur des textes de l'écrivain-philosophe Guy Hocquenghem.

Le Sexe des anges de Lionel Soukatz

France/1977/couleur/44'/35 mm/int. — 18 ans

« Bruno est mineur. À l'adolescent qui rêve de caresses et d'amour autre que celui de sa famille, de sa patrie et de sa maîtresse d'école IL EST INTERDIT de le pratiquer. Plus encore quand l'amour en question est frappé d'infamie. Alors aux images de la Nation Bruno va opposer son imagination peuplée de ses rêves et de ses fantasmes. Il est un Little Nemo in Slumberland, terre de rêves qu'il partage avec d'autres anges. Bruno se travestira de toutes ces images que la nation prête à l'homosexualité et dans laquelle cette dernière se complait. Travesti, oui comme un flic, un marin, une femme, un plombier, un lou-lou peuvent l'être. Montrer une image de l'éducation sociale et publique sous l'ange du plan Q et qui plus est à l'ombre des phallus et des fesses en fleur est sûrement une vision partielle mais très révélatrice des partages homme/femme, actif/passif, exploiteur/exploité, enculeur/enculé, baiseur/baisé et de ces directes conséquences : la frustration, la laideur, la répression et les autres tares. Le sexe de Bruno sera : culturel, érotique, pornographique, social, politique, poétique, ce que vous voulez, mais il sera. On prête à l'enfance, à l'adolescence l'image de l'innocence et de la pureté, on leur refuse le droit à l'amour et ça leur donne de l'acné. Les anges ont des sexes et ils s'en servent pour leur bonheur. » LIONEL SOUKATZ

Carte blanche à **Lionel Soukaz**

Séance en présence des cinéastes (int. – 18 ans)

La Loi X – La Nuit en permanence de **Lionel Soukaz**

France/1980/couleur/10'/numérique

Une histoire de la censure au cinéma en France.

Ixe de Lionel Soukaz

France/1980/couleur/48'/35 mm/int. –18 ans

Ixe est un film dédié à la loi du même nom.

« Ce brûlot censuré puis oublié a été rénové, décision magistrale, par le CNC, dans sa version originale en double écran. *Ixe* prend une nouvelle ampleur, les images tourbillonnent passant d'un écran à l'autre dans un maelström encore plus bouleversant. Film sur l'amour de la vie sans condition, film d'une génération brisée mais flamboyante (la fin des années 1970). » STÉPHANE DELORME, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 572, OCTOBRE 2002

Amor d'Othello Vilgard

France/2013/couleur/34'/numérique

Voyage photo-électrique entre l'île d'Ouessant, Montparnasse et Jean Epstein.

« La description sensible de la pédérastie au sens grec, socratique, platonique qu'offre *Ganymède* me renvoie aux visages et scènes du sublime *Finis Terrae*, le film marin, chef-d'œuvre de beauté et de réalité dont ce texte constitue le pendant. »

LIONEL SOUKAZ, PRÉFACE À *GANYMÈDE* DE JEAN EPSTEIN, *INDEPENDENCIA*, 2014

The Action de David Matarasso

France/2011/couleur/3'30'/muet/numérique

Film expérimental à partir de bandes annonces de films pornos et d'action découpées.

Jour est noir de Tony Tonnerre

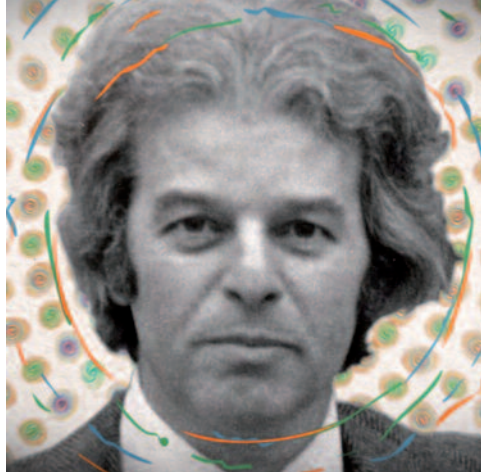
France/2004/couleur/4'/numérique

« Armé d'un petit caméscope analogique, d'un magnétophone puis enfin d'un magnétoscope qui lui sert de table de montage, Tony Tonnerre recrée à lui seul un environnement de pure violence et devient schizophrène : le son représenterait une ouverture au monde soit condamnée, soit endeuillée, et l'image, son espace vital, généralement clos où il se montre dans le champ comme un animal en cage. » DEREK WOOLFENDEN

Karaoke d'Yves-Marie Mahé

France/2011/couleur/1'54'/numérique

Annie Cordy interprète « Bitocol ».



JODOROWSKY'S DUNE.

Séance en présence de **Brontis Jodorowsky**, comédien et metteur en scène de théâtre

avant-première

Jodorowsky's Dune de Frank Pavich

États-Unis/2013/couleur/1 h 30/VOSTF/DCP

avec Alejandro Jodorowsky, Brontis Jodorowsky, Nicolas Winding Refn, Michel Seydoux, Amanda Lear

En 1975, le producteur français Michel Seydoux propose à Alejandro Jodorowsky une adaptation de *Dune* au cinéma. Le casting réunit Mick Jagger, Orson Welles, Salvador Dalí, David Carradine ou Amanda Lear ; Pink Floyd et Magma acceptent de signer la musique du film, mais il ne sera jamais réalisé. *Jodorowsky's Dune* retrace l'extraordinaire épopée de ce film fantôme qui devait être « le plus grand film de l'histoire du cinéma » et changer à jamais la face du 7^e art.

« Le résultat est proprement fascinant. D'abord, parce que c'est Jodorowsky lui-même qui raconte ce que fut l'élaboration très avancée de ce non-film. À lui seul, il assure le spectacle en racontant comment les choses se sont déroulées. Ces talents de conteur, son sens de l'humour font merveille. [...] Les anecdotes ne constituent pas à elles seules le cœur du film. [...] Tout avait été story-boardé par Moebius, si bien que Frank Pavich peut l'utiliser pour montrer ce qu'aurait pu être le film. » BERNARD NAVE, *JEUNE CINÉMA* N° 352-353, JUILLET 2013

« Pour moi, *Dune* devait être l'avènement d'un nouveau dieu. Je voulais créer quelque chose de sacré, de libre, avec une vision unique. Je voulais ouvrir les esprits ! »

ALEJANDRO JODOROWSKY

Séances spéciales pour les scolaires et les centres de loisirs de Saint-Denis

mardi 2 Février de 10:00 à 16:00

Journée **Lycéens en immersion de festival**
en collaboration avec **l'ACRIF**

Renvoyez la censure

Journée conçue et animée par **Laurent Aknin**,
critique et historien de cinéma

10:00 ciné-conférence

L'idée de cette ciné-conférence est de parcourir différentes formes de censure cinématographique, à différentes époques ou dans divers pays : séquences coupées (puis parfois réintégrées), processus de contournement, éléments de décors ou de dialogues imposés, exemples de films ou de cinéastes « interdits » ; où l'on verra que si la censure est une affaire très ancienne, ses formes et ses motivations sont très variables.

14:00

Les Sentiers de la gloire Paths of Glory de Stanley Kubrick

États-Unis/1957/noir et blanc/1 h 28/VOSTF/DCP
avec Kirk Douglas, Ralph Meeker, Adolphe Menjou

En 1916, dans les tranchées. Le général Broulard incite le général Mireau, en mal d'avancement, à lancer une offensive suicidaire contre une position allemande imprenable. Comme prévu, l'opération tourne au massacre. Niant l'absurdité de sa stratégie, le général Mireau accuse les soldats de lâcheté et réclame des exécutions pour l'exemple.

jeudi 4 Février de 10:00 à 16:00

Journée **Collégiens en immersion de festival**
en collaboration avec **Cinémas 93**

Renvoyez la censure

Journée conçue et animée
par **Laurent Aknin**, critique et historien de cinéma

10:00 ciné-conférence

Ciné-conférence du 2 février, adaptée aux collégiens.

13:30

Agora d'Alejandro Amenábar

Espagne/2010/couleur/2 h 06/VF/35mm
avec Rachel Weisz, Max Minghella, Oscar Isaac

En racontant le destin tragique d'Hypathie d'Alexandrie, une grande scientifique de la fin de l'Antiquité, *Agora* montre comment une civilisation se retrouve progressivement étouffée par des forces répressives.

vendredi 5 Février de 14:00 à 17:00

en collaboration avec **l'ACRIF**

Master Class Yves Boisset

précédée de la projection du film

Le Juge Fayard dit « le Sheriff » d'Yves Boisset

France/1977/couleur/1 h 52/DCP (copie restaurée numériquement)
avec Patrick Dewaere, Aurore Clément, Philippe Léotard, Michel Auclair
(voir page 22)

mardi 9 Février de 09:30 à 15:30

Journée **Lycéens en immersion de festival**
en collaboration avec **l'ACRIF**

Les cinéastes face au pouvoir

L'histoire de la censure en Union soviétique
(des années 1930 jusqu'à la Pérostroïka)

Journée conçue et animée par **Eugénie Zvonkine**,
maître de conférences en cinéma à l'Université Paris 8

09:30 ciné-conférence

En URSS, la censure était un élément indissociable du processus même de production et de distribution des films. Il s'agira de parcourir l'histoire de cette pratique en Union soviétique et d'explorer la relation entretenue par les cinéastes avec celle-ci.

13:30

La Vérification d'Alexei Guerman

URSS/1971/noir et blanc/1 h 37/VOSTF/35 mm
avec Vladimir Zamanski, Rolan Bykov, Anatoli Solonitsyne, Oleg Borissov
d'après les récits de guerre de Iouri Guerman (voir page 47)

mercredi 3 février

14:00 | écran 1 | tarif Famille

à partir de 5 ans

Le Roi et l'Oiseau

de Paul Grimault /1 h 27

14:15 | écran 2

Freaks

de Tod Browning /1 h 04/VOSTF

15:00 | écran 1

L'Émigré de Youssef Chahine /2 h 08/VOSTF

15:15 | écran 2

Déjà s'envole la fleur maigre

de Paul Meyer /1 h 25

18:30 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec

Jean-Jacques Andrien, Yórgos Arvanitis

et **Franck Venaille**

Le fils d'Amr est mort !

de Jean-Jacques Andrien /1 h 20/VOSTF

18:45 | écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec **Matthias Steinle**

et **Anja Göbel**

Génération 45 de Jürgen Böttcher /1 h 34/VOSTF

20:45 | écran 1

En partenariat avec le **Panorama des cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient**

Séance suivie d'une rencontre avec **Malek Bensmail,**

Omar Belhouchet et Mustapha Benfodil

Les Ciseaux de Mounir Fatmi /13'

Contre-pouvoirs de Malek Bensmail /1 h 37/VOSTF

21:00 | écran 2

Séance suivie d'une rencontre

avec **Matthias Steinle**

Mutinerie d'Eberhard Itzenplitz /1 h 29/VOSTF/INÉDIT

jeudi 4 février

18:00 | écran 1

Séance présentée par de **György Raduly,**

Le Témoin de Péter Bacsó /1 h 43/VOSTF

18:15 | écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec **Marielle Issartel,**

animée par **Hélène Fleckinger**

Quand je s'rai grande de Yann Le Masson /20'

Histoire d'A de Charles Belmont et Marielle Issartel /1 h 29

20:30 | écran 1

Séance présentée par **Émile Breton et György Raduly**

Une coproduction hungaro-soviétique

d'Iván Forgács et Sebestyén Kodolányi /52'/VOSTF

Rouges et Blancs

de Miklós Jancsó /1 h 25/VOSTF

20:45 | écran 2

Séance suivie d'une rencontre

avec **Hala Alabdalla**

Comme si nous attrapions un cobra

de Hala Alabdalla /2 h 02/VOSTF

vendredi 5 février

13:45 | écran 2

Séance présentée par **Victor Bournérias**

Le Port de la drogue de Samuel Fuller /1 h 20/VOSTF

14:00 | écran 1

Séance présentée par **Christophe Champclaux**

Le Juge Fayard dit « le Sheriff »

d'Yves Boisset /1 h 52

15:45 | écran 2

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**

L'Ascension

de Larissa Chepitko /1 h 51/VOSTF

15:00 | écran 1

Master Class Yves Boisset

animée par **Christophe Champclaux**

18:00 | écran 2

Séance suivie d'une rencontre

avec **Pascal Aubier et Rufus**

Valparaiso, Valparaiso de Pascal Aubier /1 h 30

18:15 | écran 1

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**

Parmi les pierres grises

de Kira Mouratova /1 h 28/VOSTF

20:15 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec

Otar Iosseliani, animée par Eugénie Zvonkine

Il était une fois un merle chanteur

d'Otar Iosseliani /1 h 25/VOSTF

21:00 | écran 2

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**

On Eye Rape

de Takahiko Iimura et Natsuyuki Nakanishi /10'/VOSTF

L'Empereur Tomato-Ketchup

de Shuji Terayama /1 h 15/VOSTF/int. – 16 ans/INÉDIT

22:15 | écran 1

Séance en présence d'Otar Iosseliani
et Eugénie Zvonkine

Chantrapas d'Otar Iosseliani /2 h 02/VOSTF

22:45 | écran 2

Séance présentée par Gilles Boulenger
et Stéphane du Mesnildot

Quand l'embryon part braconner

de Koji Wakamatsu /1 h 12/VOSTF/int. - 18 ans

samedi 6 février

10:00 | écran 1

Le Petit Soldat de Jean-Luc Godard /1 h 25

10:30 | écran 2

Séance présentée par Oriane Brun-Moschetti

Salut & Fraternité d'Oriane Brun-Moschetti /1 h 07

12:00 | écran 2

Séance présentée par Lionel Soukaz

Rencontre Godard-Vautier

de Lionel Soukaz /1 h 30/inédit

14:00 | écran 1

Séance présentée par Noël Burch

Le Sel de la terre d'Herbert J. Biberman /1 h 34/VOSTF

14:15 | écran 2

Les classiques du peuple (et la censure)

Séance présentée par Tanguy Perron

La Grande Lutte des mineurs de Louis Daquin /12'

Afrique 50 de René Vautier /17'

Nuit et Brouillard d'Alain Resnais /32'

Les statues meurent aussi

d'Alain Resnais et Chris Marker /30'

16:00 | écran 1

Séance présentée par Noël Burch

Red Hollywood de Thom Andersen et Noël Burch /2 h/VOSTF/inédit

16:15 | écran 2

René Vautier et les trois A (anticolonialisme,
anti-impérialisme et antiracisme)

Séance présentée par Tanguy Perron

Le Glas de René Vautier /5'

Les Trois Cousins de René Vautier /20'

Le Remords de René Vautier et Nicole Le Garrec /12'

Techniquement si simple de René Vautier /15'

La Caravelle de René Vautier /4'

hors les murs

mercredi 10 février à 19:30

Espace 1789, Saint-Ouen

La Ricotta et **L'Évangile selon saint Matthieu**

de Pier Paolo Pasolini

Ciné-club présenté et animé par Fabienne Duszynski,
enseignante-chercheuse en cinéma

vendredi 19 février à 20:00

Cinéma L'Étoile, La Courneuve

Quand tu disais Valéry de René Vautier

Séance en présence de Tanguy Perron, historien, chargé
du patrimoine audiovisuel à Périphérie

autour du festival

Un espace de restauration et de buvette est ouvert
à partir de mercredi et pour toute la durée du festival.

L'association **Métis Too** vous y accueille dans
une ambiance chaleureuse, pour vous faire découvrir
leur sélection de vins et leurs plats du jour imaginés
au gré du marché.

Exposition d'affiches censurées de films d'exploitation
dans le barnum avec le concours de Hors-circuits.

Dans le hall du cinéma, la librairie éphémère
Hors-circuits vous propose une sélection de DVD et
de livres dans le prolongement de la programmation
du vendredi 5 au lundi 8 février.

Située en face du cinéma, la librairie **Folies d'Encre**
propose tout au long du festival un choix d'ouvrages
en lien avec le thème de la programmation.

LIBRAIRIE FOLIES D'ENCRE

14 place du Caquet 93200 Saint-Denis

signatures

mercredi 3 février à 19:00

Signature avec Mustapha Benfodil à la librairie Folies d'Encre

vendredi 5 février à 17:00

Signature avec Yves Boisset

dans le hall de L'Écran en partenariat avec Hors-circuits

samedi 6 février à 18:30

Signature avec Noël Burch à la librairie Folies d'Encre

à 20:00 Signature avec Jean-Denis Bonan

dans le hall de L'Écran en partenariat avec Hors-circuits

à minuit Signature avec Rurik Sallé

dans le hall de L'Écran en partenariat avec Hors-circuits

18:00 | écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec **Jean-Denis Bonan**,
Claude Merlin et **Daniel Laloux**

Tristesse des anthropophages

de Jean-Denis Bonan /23'

La Femme-bourreau de Jean-Denis Bonan /1 h 10

18:30 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec **Bahman Ghobadi**

Les Chats persans de Bahman Ghobadi /1 h 41/VOSTF

20:45 | écran 2

Séance présentée par **Éric Le Roy**

Joë Caligula de José Bénazéraf /1 h 32

21:00 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec **Jerzy Skolimowski**,
animée par **Christophe Kantcheff**

Haut les mains! de Jerzy Skolimowski /1 h 16/VOSTF

22:30 | écran 2

La Nuit du porno interdit

Séance présentée par **Christophe Bier**

Anthologie des scènes interdites

de José Bénazéraf /1 h 24/int. – 18 ans

00:45 | écran 2

La Nuit du porno interdit

Séance présentée par **Christophe Bier** et **Rurik Sallé**

L'Essayeuse de Serge Korber /1 h 30/int. – 18 ans

Maléfices porno d'Éric de Winter /1 h 01/int. – 18 ans

New York City Inferno de Jacques Scandolari /1 h 36/int. – 18 ans

dimanche 7 Février

10:00 | écran 1

Séance présentée par **Luisa Prudentino**

Platform de Jia Zhangke /2 h 35/VOSTF

10:30 | écran 2

Les manuscrits ne brûlent pas

de Mohammad Rasoulof /2 h 08/VOSTF/INÉDIT

13:00 | écran 1

Séance présentée par **Luisa Prudentino**

Disorder de Huang Weikai /59' VOSTF/INÉDIT

14:15 | écran 2

En rouge et vert

Séance présentée par **Tangui Perron**

Marée noire, colère rouge de René Vautier /1 h 05

14:30 | écran 1 | tarif Famille

Ciné-goûter à partir de 5 ans

Betty Boop Confidential de Max et Dave Fleischer /1 h 24/VO

16:00 | écran 2

L'amnistie et l'amnésie (une censure fort utile
pour l'extrême droite française)

Séance suivie d'une rencontre avec **Tangui Perron**
et **Raphaëlle Branche**

Le Fort du Conquet de René Vautier /7'

À propos de l'autre détail de René Vautier /45'

16:15 | écran 1

La Maison paternelle de Kianoush Ayari /1 h 40/VOSTF/INÉDIT

18:00 | écran 2

Séance en présence de **Sepideh Farsi**

Red Rose de Sepideh Farsi /1 h 27/VOSTF

18:15 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec **Jean-Claude Brisseau**,
Fabienne Babe et **François Négret**

De bruit et de fureur

de Jean-Claude Brisseau /1 h 35/int. – 12 ans

20:00 | écran 2

Séance suivie d'une table ronde

Iran : quelles réponses face à la censure ?

avec **Sepideh Farsi**, **Bahman Ghobadi**,
Mehran Tamadon, animée par **Sonia Kronlund**

Ceci n'est pas un film

de Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb /1 h 15/VOSTF

20:30 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec **Gerard Soeteman**,
animée par **Catherine Bizern**

La Chair et le sang de Paul Verhoeven /2 h 06/VOSTF/int. – 12 ans

lundi 8 Février

13:45 | écran 1

Un tramway nommé Désir d'Elia Kazan /2 h 05/VOSTF

14:00 | écran 2

La Vie de Brian des Monty Python /1 h 34/VOSTF

15:45 | écran 2

Blissfully Yours d'Apichatpong Weerasethakul /2 h 05/VOSTF

16:00 | écran 1

La Religieuse de Jacques Rivette /2 h 15

18:15 | écran 2

Séance présentée par **Xavier Magot**

Mais ne nous délivrez pas du mal de Joël Séria /1 h 42/int. – 16 ans

18:30 | écran 1

Insang de Lino Brocka /1 h 36/VOSTF

20:15 | écran 2

Séance suivie d'une table ronde

Quelle censure en France aujourd'hui ?

avec Céline Sciamma, Agnès Tricoire,

Dork Zabunyan, André S. Labarthe,

animée par Philippe Rouyer

La censure n'existe pas d'André S. Labarthe /8'

L'Âge d'or de Luis Buñuel /1 h 01

20:30 | écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec Gerard Soeteman,

animée par Catherine Bizern

Spetters de Paul Verhoeven /2 h 02/VOSTF/int. - 12 ans/ VERSION INÉDITE

mardi 9 février

13:30 | écran 2

Séance présentée par Eugénie Zvonkine

La Vérification d'Alexeï Guerman /1 h 37/VOSTF

14:00 | écran 1

La Jeune Fille de Souleymane Cissé /1 h 28/VOSTF

15:15 | écran 1

Redacted, revu et corrigé

de Brian De Palma /1 h 30/VOSTF/int. - 12 ans

15:30 | écran 2

Z32 d'Avi Mograbi /1 h 21/VOSTF

18:15 | écran 1

Tueurs nés d'Oliver Stone /2 h 02/VOSTF/int. - 16 ans/VERSION INÉDITE

19:00 | écran 2

Séance en présence de Lionel Soukaz

Bouts tabous

de Lionel Soukaz /16'/int. - 18 ans

Le Sexe des anges

de Lionel Soukaz /44'/int. - 18 ans

20:30 | écran 2

Carte blanche à **Lionel Soukaz**

Séance en présence des cinéastes (int. - 18 ans)

Loi X de Lionel Soukaz /10'

Ixe de Lionel Soukaz /48'/int. - 18 ans

Amor d'Othello Vilgard /34'

The Action de David Matarasso /3'30

Jour est noir de Tony Tonnerre /4'

Karaoke d'Yves-Marie Mahé /1'54

20:45 | écran 1

Séance en présence de Brontis Jodorowsky

avant-première

Jodorowsky's Dune de Frank Pavich /1 h 30/VOSTF

infos pratiques

cinéma L'Écran

place du Caquet 93200 Saint-Denis

dionysiennes@lecranstdenis.org

www.dionysiennes.org

f Journées cinématographiques dionysiennes

tw @Les_JCD

tarifs de la manifestation

7 € plein tarif

6 € tarif réduit (moins de 21 ans, chômeurs, handicapés, familles nombreuses, plus de 60 ans)

4,50 € abonnés

4 € moins de 14 ans

3,50 € étudiants

3 € tarif groupes scolaires

PASS FESTIVAL : 21 €

CINÉ-GÔÛTER : 3,50 € tarif famille

NUIT : 4,50 € le film / **13,50 €** la nuit

accès

en métro (à 20 minutes de Place de Clichy)

Basilique de Saint-Denis/ligne 13

Le cinéma est situé à la sortie du métro

en tramway (à 30 minutes de Bobigny)

Saint-Denis Basilique/T1

en voiture (10 minutes depuis la Porte de la Chapelle)

A1, sortie n° 3 (Saint-Denis centre)

Parking Vinci/Basilique



L'ÉCRAN ET VINCI PARK VOUS PROPOSENT 4 HEURES DE PARKING POUR 1 EURO

1 euro pour 4 heures de stationnement tous les jours sur toutes nos séances, exclusivement au parking Basilique Saint-Denis.

Ticket délivré à la caisse du cinéma lors de l'achat de votre place.

remerciements

Nous remercions chaleureusement :

Laurent Aknin / Hala Alabdalla / Jean-Jacques Andrien / Yórgos Arvanitis / Pascal Aubier / Fabienne Babe / Omar Belhouchet / Mustapha Benfodil / Malek Bensmail / Christophe Bier / Catherine Bizem / Yves Boisset / Jean-Denis Bonan / Gilles Boulenger / Victor Bournerias / Raphaëlle Branche / Émile Breton / Jean-Claude Brisseau / Oriane Brun-Moschetti / Noël Burch / Christophe Champclaux / Moïra Chappedelaine-Vautier / Stéphane du Mesnildot / Sepideh Farsi / Hélène Fleckinger / Bahman Ghobadi / Anja Göbel / Otar Iosseliani / Marielle Issartel / Brontis Jodorowsky / Sonia Kronlund / André S. Labarthe / Daniel Laloux / Xavier Magot / Yves-Marie Mahé / Claude Merlin / François Négret / Luisa Prudentino / György Raduli / Philippe Rouyer / Rufus / Céline Sciamma / Jerzy Skolimowski / Gerard Soeteman / Lionel Soukaz / Matthias Steinle / Mehran Tamadon / Agnès Tricoire / Franck Venaille / Luce Vigo / Othello Vilgard / Dork Zabunyan / Eugénie Zvonkine

ainsi que :

Harry Bos / Anna Bosc-Molinaro / Stéphane Bouquet / Nicole Brenez / Jackie Buet et le Festival international de films de femmes de Créteil / Elsa Costantini et les éditions Vrin / Bénédicte Darblay / Virginie Despentès / Jean-Luc Douin / Aurélien Dirler / Stéphane Gérard / Victor Gresard et le Collectif Jeune Cinéma / Alejandro Jodorowsky / Isabelle Julien / Gauthier Jurgensen / Emmanuelle Koenig / Maxime Lachaud et le FIGGROT / Luigi Magri / Javier Martín et le Forum des images / Catherine Millet / Pascale Montandon-Jodorowsky / Fabienne Moris et le FIDMarseille / Jana Patchkova et Doc Alliance / Jean-Gabriel Périot / Tancrède Rivière / Emmanuel Rossi / Joël Séria / Vivien Sica / Delphine Spire / Charlotte Swiatkiewicz et Kinopolska / Maya Szymanowska et l'Institut polonais de Paris / Yuko Tanaka / Anna Tarassachvili / Gabriela Trujillo / Derek Woolfenden

les archives et les institutions pour leur concours :

Éric Le Roy, Fereidoun Mahboubi et les Archives françaises du film du CNC / Olga Makhroff, Judith Revault d'Allones et le Centre Georges Pompidou / Antoinette Roudaut et la Cinémathèque de Bretagne / Francesca Bozzato, Alix Quezel-Crasaz et la Cinémathèque de Toulouse / Frédéric Benzaquen, Émilie Cauquy, Pauline de Raymond, Monique Faulhaber, Samantha Leroy, Jean-François Rauger, Bernard Payen, Samuel Petit et la Cinémathèque française / Clémentine De Blicke, Nicolas Mazzanti et la Cinémathèque Royale de Belgique / Dies Blau et l'INA / Christine Houard et l'Institut Français / Carole Labre et Pathé Archives

les ayants droit :

Lucie Daniel, Emmélie Grée et Ad Vitam / Yvonne Varry et Arkeion Films / Béatrice Bénézerat, Josée-Anne Bénézerat et Simone Bénézerat / Ines Delvaux et Carlotta Films / Ciaofilms / Maxime Grember et Ciné-Archives (fonds audiovisuel du PCF – Mouvement ouvrier et démocratique) / Clavis Films / Éric de Winter / Hugo Masson et Documentaire sur grand écran / Hervé Joseph Lebrun et le Festival Chéries-Chéris / Les Films de la Drève / Camille Verry et Les Films du Losange / Christophe Calmels et Films Sans Frontières / Kevin Maenza et Gaumont / Heure Exquise ! / Stéphanie Hennequin, Michel Noll et ICTV-Solférino / Jupiter Films / Christophe Bichon et Light Cone / Francis Lecomte et Luna Park Films / Juliette Vigoureux et Mars Films / Claire Meyer / Francis Mischkind / Patrick Sibourd et Nour films / Morganne Cadot et Park Circus / Martine Marignac et Pastorale Productions / Présence Africaine / Les Productions de l'Oeil Sauvage / Roxane Arnold et Pyramide

Distribution / Sophie Dulac Distribution / Justyna Han et Studio KADR / Camille Calcagno, Philippe Chevassu, Antoine Ferrasson et Tamasa / Vincent Dupré et Théâtre du Temple / Alexandra Entin et Urban Distribution / Lucie Grémont et Warner Bros. / Thomas Rosso et Why Not Productions / Matthias Angoulvant et Wide Management / Marie-Sophie Decout et Zeugma films / Brice Perisson et Zootrope films

nos partenaires :

Isabelle Boulord, Elisabetta Pomiato et le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis / Didier Coirint et l'équipe de la Direction des affaires culturelles de la ville de Saint-Denis / les Services municipaux de la ville de Saint-Denis / Antoine Trotet, Cyril Cornet et la DRAC Île-de-France / Olivier Bruand et la Région Île-de-France / Nicolas Chaudagne, Didier Kiner et l'équipe de l'ACRIF/Lycéens et apprentis au cinéma / Xavier Grizon, Vincent Merlin et Cinémas 93 / Stéphanie Heuze, Patrice Lamare et Hors-circuits / Sylvie Labas, François Minaudier et l'équipe de la librairie Folies d'Encre de Saint-Denis / Martial Matte et l'équipe de Métis Too / Kamal El Mahouti, Emma Raquin et l'équipe du PCMMO / Tanguy Perron et Périphérie / Stéphanie Debaye, Elsa Sarfati et l'Espace 1789 de Saint-Ouen / Nicolas Revel et L'Étoile de la Courneuve / Olivier Rossignot et Culturopoing / Rurik Sallé et *Distorsion* / Yannick Mertens et *Les Inrockuptibles* / *Mediapart* / Christophe Kantcheff, Laurent Laborie et *Politix* / Marie Neukirch, Maud Petit et Radio Nova / Julie Lethiphu et la SRF / Bastien Stisi et Toute la Culture

Crédits photographiques : *Anthologie des scènes interdites* :

© Les Productions du Chesne / *L'Essayeuse* : © Korthou Productions / *Red Hollywood* : © Courtesy of Thom Andersen and Noel Burch, and LUX, London. / *Haut les mains !*, dir. Jerzy Skolimowski, 1967 (1981) Licence : SF KADR.

Prêt de copies : *Anthologie des scènes interdites*, *Histoires d'A*, *Ixe*, *Joë Caligula*, *La Grande Lutte des mineurs*, *Le Sel de la terre*, *Le Sexe des anges*, *Bouts tabous* : Collection CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée)



L'Écran

l'équipe

Fondateur des Journées cinématographiques dionysiennes : Armand Badéyan

Directeur de L'Écran : Boris Spire

Chargé de la programmation : Olivier Pierre

Assistante de programmation : Émilie Rodière

Responsable jeune public : Carine Quicelet

Chargée de production : Sarah Terrisse

Assistant de production : Jérôme Boyer

Stagiaires : Ahmed Adam, Sophie Dajean et Vincent Poli

Médiateur culturel : Aymeric Chouteau

Attachée de presse : Géraldine Cance

Sous-titrage : François Minaudier et Jean-Manuel Fernandez

Photographe : Carmen Leroi

Décoration : Clément Le Pallec et Gwendal Ollivier

Programmation de L'Écran et relations publiques :

Catherine Haller

Adjoint technique et administratif : Laurent Callonnec

Secrétariat : Arnaud Robin

Projection : Florie Cauderlier, Pierre Commault,

Aladin Jouini, Nicolas Lafaye et Johnattan Larguile

Caisse et accueil du public : Kevin Montero, Rémy Roussel,

Marie-Michelle Stephan et Mérrouan Telli

Régie salle : Wilfrid Wilbert

programme

Textes et iconographie : Olivier Pierre,

assisté de Vincent Poli

Relecteur : Gérard Haller

Conception du visuel : Perrine Dorin

Conception graphique : Anabelle Chapô

Impression : Typoform

